



Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010024859

TA 408

INSTITUTIONS et TRADITIONS
DE LA SUISSE ROMANDE

Collection publiée sous la direction littéraire de
HENRI DE ZIEGLER



L'HOSPICE
DU GRAND SAINT-BERNARD

PAR
JULES GROSS



ÉDITIONS
VICTOR ATTINGER



1711

**L'Hospice
du Grand Saint-Bernard**



DU MÊME AUTEUR :

Au Grand St-Bernard, poèmes, Desclée & de Brouwer, Lille-Paris.

Le Héros des Alpes, poèmes, 4^{me} mille, Jullien, Genève (épuisé).

La Légion thébéenne, drame (épuisé).

Théoduline, vol. de luxe, grand in-4^o, illustrations en couleur de R. Dallèves, Spes, éditeur, Lausanne, fr. 6.—.

Hugonette, légendes du Valais romand, illustré, fr. 3.75, Spes, Lausanne.

Au berceau du Rhône, nouvelles et légendes, Delacoste, éditeur, Lausanne, fr. 3.50.

Voilà l'Ennemi, drame social, Th. Sack, édit. (chez le successeur, place Centrale, Lausanne, fr. 1.50.

Le Bon Vieux Valais, drame en prose, représenté pour la première fois par la Société alpestre l'Arole, sur la scène du Casino de Saint-Pierre, Genève, 1906 (épuisé). Repris sous le titre : *Théoduline et Hugonette*, par la Société des Vieux Costumes de Val-d'Illy.

Notre beau Valais, Pages choisies : *Théoduline* (extraits, contes, nouvelles, légendes), un beau vol., 13 bois, de F. v. Immerseel, couverture du chanoine E. Voirol, 4^{me} édition ; Editions Victor Attinger, fr. 3.50.

Le même vol.. 204 exemplaires, sur papier de luxe, numérotés et signés par l'auteur, fr. 5.—.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT CHEZ ATTINGER :

Maman Marguerite, roman de mœurs valaisannes.

Ainsi parla Honoré Balley, roman de mœurs valaisannes.

**INSTITUTIONS et TRADITIONS
DE LA SUISSE ROMANDE**

Collection publiée sous la direction littéraire de
HENRI DE ZIEGLER



**L'HOSPICE
DU GRAND SAINT-BERNARD**

PAR

JULES GROSS

Chanoine régulier du Grand Saint-Bernard



**ÉDITIONS
VICTOR ATTINGER**

TA 108

Il a été tiré de cet ouvrage 20 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 20, et 10 exemplaires sur papier Hollande, numérotés de I à X.

Tous droits de traduction, adaptation et reproduction strictement réservés pour tous pays. y compris l'U. R. S. S.

AVANT-PROPOS

Ce petit livre n'est pas une histoire de l'Hospice presque millénaire. Les éditeurs de cette collection veulent « faire mieux voir la variété, la richesse spirituelle du Pays romand. Ce ne sont pas de pures monographies... de simples essais historiques. Notre intérêt s'attache à des œuvres qui continuent. L'histoire, dans ces cahiers, n'aura pas en elle-même sa fin. Elle devra servir à mieux éclairer ce qui est, ce qui se manifeste et se poursuit sous nos yeux, à la lumière de ce qui fut. Ce que nous avons à cœur de faire apparaître, c'est la vie. »

Après la lecture de ce programme, on s'étonnera moins de voir, non pas un historien, trop docte peut-être pour n'être pas ennuyeux, mais un conteur doublé d'un poète rustique, évoquer des souvenirs personnels en musardant de-ci, de-là ; déchiffrant parfois une inscription ; admirant une fleur qui n'est pas rare, mais simplement jolie ; vous faisant enfin vivre, là-haut, et, comme il disait dans l'épilogue du « Héros des Alpes » :

« L'air pur gonflera ta poitrine.
Tu sens une force divine ;
Plus haut encor ;
Est-il volupté plus exquise ?
Par l'Alpe ton âme est conquise,
Excelsior ! »



PHOTO FERBOCIET ET MATHIE

L'HOSPICE DU GRAND SAINT-BERNARD EN HIVER

L'APPEL

Une très belle journée d'août 1888. Parti de Martigny à l'aurore, un peu ému et joyeux pourtant, j'allais tout seul au Grand St-Bernard. J'avais gravi une première fois la montagne avec des camarades du collège de Sion, peu d'années auparavant par la pluie, le froid, le brouillard. Une cohue d'Italiens venue à Aoste pour l'inauguration de la voie ferrée avait envahi l'hospice ; ils geignaient, pestaient, se lamentaient, demandaient des chambres, voulaient manger. Un bon nombre s'emmitouflaient dans des couvertures et couraient au perron pour voir s'il y avait une éclaircie, mais la pluie continuait à tomber, et ils rentraient bien vite, bousculant les chanoines débordés qui ne savaient à qui répondre. Des escouades nouvelles d'Italiens arrivaient encore ; on signalait des groupes qui voulaient partir de Saint-Rémy, et il était impossible de loger convenablement ceux qui étaient déjà là : six à sept cents, nous disait un jeune chanoine que vingt paires de mains voulaient happer à la fois. Le chanoine Joseph Luisier, le « clavendier »,

montait, descendait, courait, s'égosillait ; il nous salua d'un signe de tête et nous dit :

— Attendez un instant, je chercherai le moyen de vous caser.

Et le voilà reparti... Le chanoine Henri Lugon, l'aumônier, finit par nous trouver un coin de table. Après un repas copieux on put nous loger dans les combles ; nos chansons et nos fous rires troublèrent, il faut l'avouer, le sommeil des Italiens échoués dans le même dortoir...

Le lendemain, après le départ de cette foule, le clavendier nous invita gracieusement à passer la journée à l'hospice :

— Ce soir vous aurez de bons lits, je vous le promets ; j'aime les étudiants.

J'avais gardé un bon souvenir de cette promenade. Parmi les jeunes religieux j'avais retrouvé d'anciens camarades de collège qui avaient achevé là-haut les études classiques. On avait rappelé les souvenirs communs : le papa Kolbrun et sa perruque ; le papa Julier qui se tuait à nous enseigner le grec que nous n'aimions guère. Pas une minute l'idée ne m'était venue que moi aussi je rejoindrais un jour ces camarades ; que je devrais raser cette moustache qui commençait à poindre et que Léon et Jacques m'enviaient. Cela m'aurait paru un sacrifice bien pénible. Eux, c'était leur affaire ; ils pou-

vaient renoncer à leur indépendance, renoncer à gagner de l'argent, renoncer au bonheur qu'on peut rêver à vingt ans ; se séparer du monde par cette soutane qui vous distingue de tous les autres ; pas moi, certes, non. Non, il n'aurait pas fallu me demander cela.

Et voici qu'en remontant tout seul à l'hospice, par cette journée ensoleillée, je me souvenais de ma surprise de retrouver des camarades revêtus d'une soutane et de l'espèce de répulsion que leur vue m'avait causée ; répulsion non point pour eux, mais pour cet habit qui symbolisait à mes yeux tous les renoncements. Et je m'étonnais maintenant de ces sentiments tout en marchant d'un pas rapide et en chantonnant... Je me souvenais... Einsiedeln, la petite ville où je venais d'achever mes études classiques en même temps que j'apprenais l'allemand. La moitié de l'année était déjà écoulée en ce lieu où les foules de pèlerins arrivent dès le printemps ; elles viennent de Suisse, de France, d'Allemagne et d'ailleurs. Avec mes camarades de la Suisse romande nous nous mêlions parfois aux pèlerins français et aux Alsaciens, pour le plaisir d'entendre notre langue. Sans être dévots, nous assistions volontiers au chant du *Salve Regina* dans la sainte chapelle. Les complies achevées, la procession s'organisait. En tête, les gamins en soutane, les ado-

lescents, puis les grands internes, tous revêtus de la soutane. Les novices les suivaient, yeux baissés, mains cachées sous le long scapulaire noir, les moines, enfin, les jeunes, bonnes figures montagnardes, les professeurs, les vieillards au pas hésitant. Enfants, jeunes gens et moines pénétraient dans la chapelle. Nous nous mettions à genoux, nous aussi. Une voix entonnait : « Salve » et aussitôt nous nous sentions emportés sur les ailes de la prière au delà de ce monde. Toutes les voix confondues saluaient « la Reine » : voix énergiques des jeunes moines, voix cassées des vieillards aux yeux candides, voix claires des adolescents, timbres aigus des gosses qui conservaient pourtant quelque chose de moelleux et de velouté. Le chant de chacune de ces voix était divers, mais fondu harmonieusement dans l'ensemble comme les arbustes, les buissons, les arbres d'essences diverses qui ne forment qu'une forêt. Comme toutes ces voix invoquaient la « Mère de miséricorde » ! Je croyais voir ces petits à la voix de cristal s'élever d'un élan prodigieux jusqu'aux pieds de la Vierge et se hisser sur ses genoux en lui tendant leurs mains innocentes...

C'était là sans doute, à genoux aux pieds de la « Mère de miséricorde », de Celle que le Christ mourant confia et donna comme mère à Jean, son disciple, et en même temps à nous tous qui

sommes ses disciples « Ecce mater tua », c'était là sans doute que, pour la première fois, une voix très douce me susurra :

— Pourquoi, toi aussi, ne renoncerais-tu pas à tout pour l'amour de Jésus-Christ ? pourquoi n'imiterais-tu pas ces jeunes moines ? ils ont vingt ans comme toi...

Nous quitions l'église. On bavardait joyeusement. Alfred nous annonçait que c'était enfin décidé : il serait médecin, et il allait à l'Université de Zurich.

— Et toi, me demandait Joseph, te décides-tu pour le droit ou pour la philologie ?

— Je ne sais pas encore... la philologie me plairait, mais que dira mon père ? Je finirai sans doute par choisir le barreau, comme c'est l'usage dans notre famille, depuis des siècles.

J'essayai de chasser une pensée qui n'importunait : « Bah ! ce sont des rêveries stupides, me disais-je ; tu ne vas pas songer sérieusement à une folie pareille. Tu peux gagner de l'argent. Ta famille est estimée, et si tu travailles, tu peux espérer être un jour peut-être conseiller d'Etat, comme ton grand-père ; conseiller national, comme ton oncle Louis, le poète. Pourquoi pas ? »

Mais j'avais beau essayer de résister à l'appel, la voix très douce me répétait le lendemain, quand

j'étais agenouillé devant la sainte chapelle, à l'heure du Salve :

« Quitte tout pour le Christ, pour mieux L'aimer, pour Le faire aimer ; sauve les âmes, c'est plus beau que de gagner de l'argent ; oui, tu pourrais peut-être obtenir des postes honorables, mais à quoi bon ? tu seras pauvre ; on dira que tu as été bien insensé de renoncer à tout ; on hochera la tête en te voyant passer... laisse dire. Tout sera payé un jour, au centuple... »

Et ce furent les sermons du Père Thomas, le futur abbé d'Einsiedeln, qui nous parla de son patron, saint Thomas d'Aquin. Lui aussi avait tout quitté ; il avait dû résister héroïquement pour être fidèle à l'appel divin. J'étais presque conquis. Prières plus ferventes, communions plus nombreuses, lecture de l'évangile... Je ne fermais plus mes oreilles à la voix suave qui m'appelait toujours...

Les vacances venues, lorsque mon père me demanda si je voulais étudier le droit, je lui déclarai que je voulais être religieux et prêtre. Il n'hésita pas une minute. Sans doute il avait espéré que je serais avocat ; il avait compté sur moi, l'aîné, mais le bon Dieu était le Maître...

A peine arrivé à l'hospice, je demandai à être présenté à Mgr Bourgeois, prévôt élu du Grand St-Bernard.

L'accueil tout en étant cordial me découragea un peu. Le Supérieur me disait que peut-être j'aurais de la peine à me faire aux sacrifices demandés aux novices : lever matinal, travail manuel ; il faudrait servir au réfectoire les religieux et avaler à la hâte son repas. Le plus dur serait sans doute de dormir dans une chambre non chauffée, à deux mille cinq cents mètres. Le noviciat achevé, on a une chambre chauffée, mais, la première année, il faut se résigner à cette pénitence. L'hiver, l'église est une glacière. Il faudra porter le sac des provisions, les jours de sortie, faire la cuisine.

Mgr Bourgeois me demandait si je croyais pouvoir supporter tout cela ?

— J'espère ; je voudrais en tout cas essayer.

Il me dit d'aller voir M. le prieur Frossard, administrateur de la Congrégation jusqu'à l'arrivée des Bulles papales qui ratifieraient l'élection faite par le Chapitre. Le prieur m'accueillit très aimablement. Lui non plus ne me cacha point que le noviciat me demanderait bien des sacrifices, mais il ajouta que si j'avais vraiment la vocation, avec la grâce divine, je viendrais à bout de toutes les difficultés.

C'était l'heure du souper. Il m'introduisit au réfectoire. Le bruit avait déjà couru que je demandais la grâce d'être admis au noviciat, et on me salua

avec une sympathie mêlée d'un peu de curiosité. Trois anciens camarades de collège vinrent au-devant de moi, la main tendue.

Pendant la moitié du repas, un novice fit la lecture de la Bible. J'étais placé au bout de la table avec les jeunes profès. Je me retrouvais en pays de connaissance. Dès que la lecture fut achevée et qu'il fut permis de parler, on me demanda s'il était bien vrai que je demandais à commencer le noviciat ? Quand j'eus déclaré que c'était mon désir, mes anciens camarades m'assaillirent de questions. Ils s'étonnaient ; quand j'étais avec eux, à Sion ou à St-Maurice, je n'avais jamais laissé entendre que je quitterais le monde... Je leur dis en deux mots que j'avais changé d'idée...

— Un novice de plus, tant mieux, dit un jeune religieux que je ne connaissais pas.

Il pensait peut-être : Voici un nouveau camarade qui prendra une part de la corvée qui pèse sur nos épaules.

LE NOVICE

Les journaux avaient annoncé la bénédiction abbatiale de Mgr Bourgeois, prévôt de la Congrégation du Grand St-Bernard. Je reçus le même jour un télégramme de M. Etienne Métroz, curé de Trient ; il me disait que le Chapitre avait agréé ma demande. M. Métroz était un ami de la famille. Il m'avait baptisé. On le vit arriver le lendemain au chalet de Chemin où nous passions l'été. La course longue et fatigante, de Sembrancher à Chemin, était un jeu pour ce marcheur extraordinaire qui avait déjà commencé à courir le monde afin de quêter pour la construction de son église. Dès qu'il m'aperçut ses yeux s'éclairèrent et il m'ouvrit ses bras. Je pus constater combien il était heureux de me voir entrer dans la Congrégation du Grand St-Bernard ; c'était pour lui une surprise :

— Tu prêcheras au lieu de plaider ; tu as raison ; il y a des avocats à foison et le nombre des avocats du bon Dieu est trop petit.

Mes vacances finissaient ; il me fallait remonter à l'hospice dans peu de jours... Je partis avant l'aurore. Un cousin m'accompagnait. Il était plus

ému que moi, et, plus d'une fois pendant cette journée de marche, il me dit :

— Allons, ne ferais-tu pas mieux de ne pas continuer ; si nous faisons halte ici... tu es libre ; demain tu ne le seras plus.

— Non, je continue à monter. Au reste le noviciat que je vais commencer ne me lie pas pour toujours ; je puis le finir quand je veux et partir le jour même.

Le ciel était d'un bleu nacré. Les sapinières embaumaient. Quel plaisir de marcher en aspirant à la fois la douce ardeur du soleil et la fraîcheur caressante de la brise ; elle venait du Grand-Combin ; elle s'était jouée dans les rhododendrons et les gentianes... J'écoutais comme en rêve les bavardages de mon cousin, et des rimes tintaient à mes oreilles ; des vers me chantaient leur chanson jolie. Je les écrivis plus tard et un musicien neuchâtois bien connu les a mis en musique.

*O brises, glissez sur l'alpe fleurie
Et bercez nos cœurs de vos purs frissons...*

— Que fais-tu, demandait mon cousin ? tu te vois déjà revêtu de la soutane ?

— Pas encore... un poème bat des ailes ; il voudrait s'envoler.

— Je ne veux pas l'empêcher de prendre l'essor. Qui sait ? tu n'éciras peut-être plus de vers quand tu seras vêtu de noir... toujours en deuil. Comme ce sera dur cette vie !

— C'est possible. On n'est pas au monde pour s'amuser. Mais assez. Nous arrivons à Bourg-St-Pierre et nous allons nous arrêter ; j'ai un appétit féroce.

Nous jetons un coup d'œil à la colonne milliaire adossée à l'église et nous entrons à l'hôtel :
Au déjeuner de Napoléon.

Le 20 mai 1800 est la date exacte du passage de Napoléon I^{er} à Bourg-St-Pierre et au Grand St-Bernard. Son armée était forte de 40.000 hommes. Elle avait 5000 chevaux, 50 canons et 8 obusiers. La grande difficulté fut le passage de l'artillerie. Les canons furent placés dans des troncs évidés qui furent traînés surtout par les hommes de Bourg-St-Pierre et de Liddes. Il fut sans doute malaisé de faire avancer les chevaux sur l'étroite piste de neige durcie.

L'avant-garde, commandée par le général Lannes, atteignit l'hospice le 15 mai. Pendant les dix jours du passage de l'armée, raconte Mgr Luquet, un corps arrivait à l'hospice le soir pour y passer la nuit, et il repartait le lendemain matin. Le Premier consul demeura trois jours à Martigny ; il logea

à la Maison du Grand St-Bernard, dans les appartements du Prévôt.

Le 20 mai, il se mit en route en compagnie du chanoine Murith, prieur de Martigny, et du chanoine Terretaz, procureur du Grand St-Bernard. Courte halte à la cure de Liddes pour prendre un rafraîchissement. A Bourg-St-Pierre, visite du prieuré et de l'auberge. Bonaparte enfourche un mulet que conduisait Jean-Nicolas Dorsaz.

« Ce muletier affermit, à un endroit dangereux les pas de la mule qui portait le Premier consul, et il lui sauva la vie. »

L'ambassadeur de France s'exprima ainsi en remettant au prévôt du Grand St-Bernard, Mgr Luder, la somme de 1200 fr. qu'il devait transmettre à Jean-Nicolas Dorsaz. Thiers raconte que le muletier avait avoué à Bonaparte qu'il lui fallait cette somme pour acheter une maison et se marier. Récit légendaire. J.-N. Dorsaz était déjà marié depuis quelques années et père de deux enfants à l'époque du passage de Napoléon.

Je quitte le petit hôtel avec mon cousin et j'essaie de déchiffrer l'inscription de la colonne milliaire. Elle date de Constantin et indique le XXIV^{me} mille depuis Forum Claudii (Martigny). Un paysan me fait remarquer à une faible distance du pont hardi qui franchit le gouffre du Valsorey, un pont

plus ancien nommé Pont St-Charles. On y remarque des murailles crénelées. Ce nom lui a été donné en souvenir sans doute de Charlemagne qui n'a pas été canonisé par l'Eglise, il est vrai, mais dont le culte était populaire en Valais.

Que de troupes ont franchi ce village ! que de fois, sans doute, il fut incendié ! L'église brûlée par les Sarrasins fut reconstruite au XI^{me} siècle par Hugues, évêque de Genève. Son clocher remarquable est un spécimen intéressant du style lombard.

Nous reprenons notre ascension d'un pas bien rythmé en sifflant ou en chantonnant des chansons de route.

Quand nous nous arrêtons enfin devant la « Cantine de Proz » mon cousin me dit :

— Eh bien non, tu n'es pas triste le moins du monde d'aller t'enfermer dans ce vieil hospice avec l'hiver qui va venir sous peu à cette altitude ; je n'essaie plus de te retenir.

— Et si c'était moi qui t'encourageais à me suivre ?

Il éclata de rire :

— Moi, au couvent ? allons, Jules... as-tu la berlue ?

— Pourquoi pas toi aussi bien que moi ?

— Moi qui suis presque fiancé.

— C'est vrai, mais tu n'as pas encore donné ta parole.

— Non, Jules, je suis encore libre, mais rien que de penser à la soutane que tu vas endosser, ça me fait froid dans le dos... Comment peut-on encore de nos jours se décider à cela ? au moyen âge, je veux bien ; on honorait les moines en ce temps-là. Maintenant le premier voyou venu se moquera de toi.

Je me mis à rire :

— Ce que Pierre ou Jacques diront ou penseront ne m'importe guère ; ils peuvent se moquer de moi et me traiter d'imbécile parce que je renonce à l'espoir de faire fortune, parce que je ne serai pas député. Je ne veux pas gagner de l'argent, mais des âmes, et, en même temps, « prédestiner » la mienne : « *Animam salvasti, animam tuam praedestinasti.* »

— Je sens que je te fais pitié avec toutes mes idées mondaines...

— Chacun sa vocation ; tu seras père de famille ; je baptiserai tes enfants, je leur apprendrai à aimer Notre Seigneur Jésus-Christ ; c'est Lui qu'on oublie, et c'est Lui que je veux faire régner... « *adveniat regnum tuum* ».

Nous fîmes halte un instant et j'allumai un cigare :

— C'est sans doute le dernier que je fume... du moins pendant l'année du noviciat...

Nous continuons de monter, et je fais remarquer à mon cousin que nous voici arrivés au couloir qui

porte le nom de Marengo. Depuis des siècles les paysans de Bourg-St-Pierre et les chanoines du St-Bernard répétaient ce nom sans gloire. L'armée d'Italie et le Premier consul franchirent ce défilé sans se douter qu'ils allaient retrouver ce même nom dans la plaine du Piémont et le rendre immortel. Si Bonaparte avait connu l'avenir, comme son cœur de conquérant aurait battu en entendant ces trois syllabes : il aurait parlé de son étoile. Un philosophe qui n'ignore pas de quoi est faite la gloire militaire aurait dit aux grognards qui défilaient fièrement :

— On va accommoder à la «marengo» bon nombre d'entre vous pour la joie des aigles et des corbeaux...

Je rappelle à mon cousin le souvenir d'un de nos grands-oncles, officier de Napoléon. Désarmé par les Autrichiens, il était revenu à Martigny, prisonnier sur parole. Il vit passer l'armée d'Italie et il fut inconsolable de ne pouvoir se joindre à ses camarades. Un boulet le faucha treize ans plus tard à Leipzig, alors qu'il venait d'avancer en grade.

Presque en face du couloir de Marengo, s'étale le gracieux alpage de la Pierre. C'est là, je le sais déjà, que nous irons passer souvent notre congé du jeudi. Les clarines des vaches carillonnent joyeusement. Quelques-unes échangent des coups

de cornes. Nous contemplons un instant le tableau bucolique. Nous voilà devant deux mesures. L'une d'elles où nous pénétrons porte le nom d'hospitalet : c'est un refuge pour les voyageurs fatigués, et chaque matin, l'hiver, le domestique décoré du nom antique de « marronnier » vient jusqu'ici accompagné d'un saint-bernard ; il apporte à manger et à boire à ceux qui veulent franchir le col.

La porte de la seconde mesure est murée ; c'est la morgue. On en dégage l'entrée lorsqu'un malheureux a péri sur la montagne, dans les environs de la morgue. Je n'y ai pénétré qu'une fois, une dizaine d'années plus tard. J'étais prêtre alors. On avait voulu retenir à la « Cantine de Proz » un ouvrier valdotain en lui disant que la route était peu sûre ; la neige s'écroulerait en avalanche, et au reste la nuit était proche. Il n'avait pas voulu se rendre à ces raisons ; « il connaissait le chemin, il était solide et n'avait peur de rien, disait-il ».

Le cantinier téléphona sur-le-champ à l'hospice et une escouade de religieux, deux marronniers et des chiens quittèrent la maison. Le vent s'était levé. Bientôt la tempête fit rage. On ne voyait plus la piste, et sans le flair merveilleux des chiens on aurait vagabondé à l'aventure. Au couloir de Maren-go, le malheureux ouvrier avait glissé dans le lit de la Dranse et la neige l'avait entièrement recou-

vert. Les chiens l'avaient trouvé, sans peine, mais il était trop tard. Le cadavre était rigide. Il fallait se hâter de remonter à l'hospice pour ne point avoir le même sort que ce pauvre homme. Le lendemain une nouvelle escouade descendit à l'hospitalet. J'en faisais partie. Deux frères munis d'un brancard se dirigèrent vers le couloir de Marengo, et deux autres, armés d'un pic, attaquèrent la porte murée. Quand l'ouverture fut suffisante, j'y pénétrai. Cinq ou six corps momifiés par le froid étaient étendus sur la roche. Je priai un instant pour ces pauvres victimes de la montagne. On m'appela. Je sortis. Les deux frères arrivaient avec le brancard. Je revêtis le surplis blanc et je ceignis mon cou de l'étole noire. Un frère avait apporté un goupillon et un flacon d'eau bénite. Il me les offrit. Je jetai l'eau sainte sur le cadavre ; je récitai l'antienne et commençai le psaume *De profundis*. Tête nue, les frères dirent le verset suivant. Le psaume achevé, je chantai avec eux les prières des funérailles.

Quand le défunt fut couché sur le sol, je pénétrai de nouveau dans la morgue pour asperger encore une fois d'eau bénite ce malheureux et dire les dernières prières. Déjà on rassemblait les briques pour fermer l'entrée...

ESCALADES

A quatre heures et demie, le lendemain matin, la cloche m'éveillait dans la chambre étroite du noviciat. Trois lits aux courtines de calicot, une armoire, un prie-Dieu de sapin en forme de pupitre qui contenait cuvettes et pots à eau, trois chaises, c'était tout l'ameublement du numéro 4. Un crucifix devait être pour les habitants de cette cellule un perpétuel *Sursum corda*. L'unique fenêtre qui ne voyait pas souvent le soleil regardait le Mont-Mort.

Dans *Valais et Chamonix* de F.-O. Wolf et A. Ceresole, on lit ces lignes en tête de la notice consacrée au Grand St-Bernard :

« Par la Vallée des Morts (Totenthal ou Grande-Combe) au pied du Mont-Mort, passant devant la maison des morts (la morgue) et dans un silence de mort, la route du Grand St-Bernard conduit au célèbre hospice. »

C'est vraiment accumuler les détails macabres sans motif. J'aimerais savoir qui a commencé à donner à la Grand'Combe le nom de Vallée des

Morts ? La tradition ne doit pas être ancienne. Vraisemblablement un des innombrables Tartarin avant la lettre qui a voulu transformer sa modeste escalade en prouesse qui immortaliserait son nom. Les *Nouvelles genevoises* de Tœpffer nous dépeignent un de ces héros. Que de vaillances, que d'aventures, ils nous décrivent tous ! L'un de ces explorateurs, à deux pas de Bourg-St-Pierre, voit tout un troupeau de chamois qui s'abreuvent dans la Dranse. Un peu plus haut, il aperçoit des tumulus sans nombre : ce sont les tombes des soldats d'Annibal.

Je me suis demandé souvent si le Mont-Mort n'était pas simplement le Mont-More, ou le Mont-Maure ? Ce serait un souvenir de la présence des Sarrasins !

Je me dis ça en regardant la montagne. Je me suis attardé ; il faut me hâter de rejoindre mes compagnons de chambre qui sont déjà à l'église. Elle est encore dans la pénombre. La lueur vacillante de la lampe d'argent, à l'entrée du chœur, nous atteste la présence réelle de Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, dans le tabernacle doré, au-dessus de la table de l'autel majeur ; présence réelle, mais voilée à nos regards sous les apparences du pain. Je me prosterne et j'adore. Je murmure les strophes si touchantes de saint Thomas d'Aquin :

*« Adoro Te devote, latens Deitas,
Quae sub his figuris vere latitas...
Credo, quidquid dixit Dei Filius,
Nil hoc verbo Veritatis verius... »*

Bientôt, la cloche nous appelle au réfectoire ; non point comme beaucoup de lecteurs pourraient le croire, pour le petit déjeuner du matin, mais pour la réfection spirituelle de nos âmes : prière et méditation. Un novice qui achève son année de probation lit quelques lignes de l'évangile suivies de commentaires tirés des Pères de l'Eglise. Un grand silence. Toute la communauté est là, à genoux sur le plancher. Il faudrait réfléchir, il faudrait prier, mais j'avoue à ma confusion, que je me suis surtout occupé et préoccupé des fourmillements et élancements de mes genoux, pas encore habitués à cette position peu confortable. Après des hésitations, je glisse un mouchoir sous mon pantalon, et, pour un instant, la douleur est moins lancinante. Voilà que cela recommence. Aurais-je le courage de tenir bon jusqu'à la fin de l'exercice ? Je jette un regard rapide sur mes voisins. Quelques-uns ont mis la tête dans leurs mains, et ils sont immobiles comme des statues ; d'autres regardent un tableau de la crucifixion, une copie d'un préraphaélite anglais. J'essaie de me souvenir des paroles de l'évangile. Tout se brouille. L'horloge m'annonce qu'il faut

attendre encore un quart d'heure avant de voir la fin de cette pénitence. Je me raisonne : « Que tu es douillet, mon garçon ! hé quoi ! tu penses, avec la grâce de Dieu, pouvoir renoncer à bien des choses et tu n'es pas capable d'endurer cette bagatelle ! Les saints se seraient agenouillés sans se plaindre sur des tessons de bouteilles... et je me souviens alors d'un père qui disait à son fils malade : « Un peu » de courage ; pense à ton patron saint Maurice » qui est mort pour Jésus-Christ. Quoi d'étonnant, » répondit l'enfant ; il était saint, lui. »

Je veux chasser ces distractions importunes, mais c'est alors la douleur qui se fait plus lancinante... On ne verra jamais la fin de ce pieux exercice...

Je pousse un ouf ! de soulagement quand je puis enfin me relever. Nous allons à l'église. On m'a donné un énorme bréviaire. J'ai disposé à l'avance les signets pour suivre l'office du matin, les « Petites heures ». Toutes les voix à l'unisson du demi-chœur psalmodient un verset du long psaume alphabétique 118 selon la Vulgate latine et les Septante, 119, selon l'Hébreu ; l'autre demi-chœur dit le verset suivant. Ce texte latin n'est pas toujours facile à saisir à cause de sa concision. Quel éloge magnifique de la loi de Dieu ! C'est d'elle toujours qu'il est question sous des noms

divers : témoignages, ordonnances, préceptes, commandements, arrêts, voie, sentier, parole...

Avant la réforme du bréviaire par Pie X, c'était la prière quotidienne du matin ; ce psaume est maintenant celui du dimanche et des fêtes. L'office est suivi de la grand'messe : chant grave et sonore qui n'a pas cependant les beautés des véritables mélodies grégoriennes, retrouvées aujourd'hui par les Bénédictins ; prière authentique des âges de foi qui virent l'éclosion prodigieuse des cathédrales gothiques avec leur Symbolique mystérieuse, et l'érection de cette autre cathédrale immense, la Somme de saint Thomas...

Dès que les chants s'éteignaient dans le chœur, commençaient les messes basses suivies de l'action de grâce après la communion. Alors seulement venait la courte trêve du premier déjeuner, et tout de suite, pendant ces jours de retraite, il fallait courir chez le Père-Maître, qui devait me faire suivre ainsi qu'à mon compagnon et à un frère lai d'une gaieté contagieuse, les exercices de la retraite préparatoire à la vêtue. Le Père-Maître nous fixe avec minutie l'emploi du temps. Lever à 4 heures et demie, visite à l'église, méditation avec la communauté, office à l'église, messes comme ce matin. Déjeuner. Méditation de la retraite. Lecture d'un livre de piété. Evangile. Imitation de Jésus-Christ

ou Vie des Saints. Seconde visite au Père-Maître qui indiquera de nouveau des points de méditation. Dîner, suivi d'une demi-heure de récréation où on pourra parler à voix modérée.

Les exercices de l'après-midi débutaient par une nouvelle visite au Saint-Sacrement. Avertissements du Père-Maître. Indications sur la manière de réciter l'office. Nouvelle méditation. Le Père-Maître nous lut d'une voix monotone des réflexions sur la fin de l'homme et il nous dit de rentrer dans notre chambre, de nous agenouiller et de demander à Dieu de nous éclairer. Il fallait réfléchir longuement, posément, sur chacune des pensées qu'il nous détaillait, les goûter, en nourrir notre âme. « Pourquoi suis-je en ce monde ? est-ce pour gagner de l'argent ? pour acquérir de la renommée ? pourquoi Dieu m'a-t-il tiré du néant de préférence à des millions d'êtres humains possibles qui n'existeront jamais ? »

Venait alors la réponse déjà donnée aux petits enfants par le catéchisme : « Je suis en ce monde pour connaître Dieu, le servir et l'aimer, et par là arriver à la vie éternelle. »

Suivait une nouvelle lecture spirituelle, une nouvelle méditation, l'examen de conscience. La cloche appelait enfin au repas du soir. Une récréation d'une demi-heure, en silence. Lecture spiri-

tuelle. Visite du Saint-Sacrement à l'église. Prière du soir en commun. La prière dite, un novice lit les points de la méditation du lendemain matin. Coucher.

N.B. Le silence est de rigueur, excepté pendant la demi-heure après le dîner. S'il est nécessaire de parler, le faire à voix basse.

Il faut bien avouer que ce ne fut pas sans beaucoup de distraction et un peu d'ennui que je me soumis à ce régime de suralimentation spirituelle.

La fenêtre ouverte nous envoyait un peu d'air attiédi dans cette chambre obscure, longue, étroite et surtout humide. Il aurait fait bon sortir et savourer la caresse du soleil qui dorait les glaciers du Rutor et du Grand-Paradis. Lointaines escalades qu'on ne pouvait songer à réaliser... peut-être, un jour, pourrions-nous fouler la cime du Vélan ; peut-être même celle du Grand-Combin. Que ce serait beau ! et au lieu de méditer, et, presque à mon insu, des rimes me susurrent leur musique.

Le silence, la réclusion dans cette chambre dépourvue de tout confort, les méditations répétées quatre ou cinq fois le jour, les lectures pieuses, la récitation du bréviaire, les visites au Père-Maître qui nous gavait de bons conseils, rien de bien attrayant pour des gaillards de vingt ans qui aimeraient courir, chanter, bavarder, escalader l'une

ou l'autre des cimes du voisinage. Ce brave homme de Père-Maître à qui j'avais déclaré que la moindre ascension, pendant une heure ou deux, ferait bien mon affaire, m'avait répliqué en souriant :

— A moi aussi, mon cher enfant... un peu de patience. Nous irons là-haut, je vous le promets (il me montrait la cime de la Chenalettaz), mais, pendant ces jours, contentons-nous de faire des escalades spirituelles. Le sentier est roide ; les pieds se blessent, l'ascension est pénible plus encore à celui qui veut s'élever vers la cime de la perfection qu'à l'alpiniste.

C'est avec un vrai soupir de soulagement que je vis arriver la fin de la retraite. On nous conseilla une confession générale de toutes les fautes de notre vie, afin de nous ôter toute inquiétude sur le passé, afin aussi d'obtenir de la miséricorde divine, par cet humble aveu, une contrition plus grande et un pardon entier. Une vie nouvelle devait commencer : vie de prière, vie de travail, vie cachée, vie de renoncements et de sacrifices quotidiens.

Le lendemain matin, le Révérendissime Prévôt revêtu de la chape blanche, mitre dorée en tête, donnait le camail rouge des chanoines à l'un de mes camarades de collège, lequel, sa quatrième année de probation achevée, prononçait les vœux solennels de religion. Après lui, un novice qui terminait le

noviciat d'une année, émettait les vœux simples. Ce fut enfin le tour des postulants ; on me dépouillait de mon habit laïque et le prélat me donnait la soutane et le rochet. A son tour, le convers était revêtu de la soutane.

Nous avions tenté l'escalade d'une cime ardue et inaccessible, hélas ! pendant que nous sommes revêtus de cette chair mortelle, la cime de la perfection : nous resterons bien éloignés du faite... Nous allions maintenant dégourdir nos jarrets en grimpant à la Chenalletaz. Ce n'était plus maintenant le Père-Maître qui nous servait d'éclaireur, et il avait peine à nous suivre.

Quel éblouissement ! un cirque immense de géants : Grivola, Grand-Paradis, le Mont Emilius qui regarde à ses pieds la pittoresque ville d'Aoste ; très éloignés, mais reconnaissables encore, le groupe du Pelvoux et de la Meije ; là-bas, les Dents du Midi, le Grand-Chavalard ; tout près, le Grand Combin, le Vêlan, et, s'élevant d'un élan splendide en plein ciel, le roi des Alpes, le Mont-Blanc.

Nous sommes saisis et muets un instant. Le Père-Maître nous raconte que la première ascension du Vêlan a été faite le 30 août 1779 par le naturaliste Murith, alors curé de Liddes, celui qui, devenu prier de Martigny, conduisit le Premier consul au Grand St-Bernard. Murith qui était accompagné

de deux chasseurs de chamois, emportait avec lui son baromètre et son thermomètre ; ce qu'il avait entrepris, c'était une expédition scientifique. Poésie de la montagne, griserie de l'escalade, romantisme de l'alpe, qui songeait à cela à cette époque ? Parvenus aux dernières parois rocheuses, les chasseurs de chamois eurent peur, et l'un d'eux refusa d'aller plus loin. Le second, nommé Genoud, hésitait, et il fallut les encouragements de Murith pour le décider à poursuivre l'escalade.

— Moi, j'y vais demain, si vous me le permettez.

— Ni demain ni après-demain, réplique le Père-Maître. Nous irons prochainement au Mont-Mort et au col de Barasson, si vous voulez. Quant au Vêlan, il faut vous contenter pour le moment de l'admirer.

Il nous montre le Grand-Paradis :

— Mgr Duc, l'évêque d'Aoste, a fait cette ascension. Le clergé valdotain est très fêré de l'alpinisme. Un jeune prêtre a célébré la messe au sommet du Mont-Blanc.

— Pourquoi, demandais-je étonné ?

— Il a voulu que le sang du Sauveur coulât sur la plus haute cime de l'Europe chrétienne. Ces prêtres songent à ériger une croix au Cervin, et là aussi, une messe sera dite, quand ils auront scellé dans le roc le signe de la Rédemption : *Bene-*

dicite montes et colles domino. Nous faisons cela, nous aussi sur cette montagne, nous louons Dieu, nous le bénissons, nous l'adorons. Un si grand nombre d'hommes l'oublie ; d'autres le blasphèment ou le nient. Notre fonction à nous c'est de prier et d'implorer la miséricorde divine pour tant de malheureux qui ne savent pas combien ils sont malheureux d'avoir oublié la seule chose nécessaire...

DANS LA NUIT DES TEMPS

Si tout le monde connaît les noms des Alpes pennines (pœnines serait peut-être plus exact) qui, du Mont-Blanc au Simplon, dentellent l'azur, combien savent que le col du Grand St-Bernard se nommait autrefois le *col pœnin* ? Les Romains donnèrent au Valais le nom de *Vallis pœnina*. Plusieurs colonnes milliaires du Valais, les ex-voto du musée de l'hospice écrivent *pœnin*. L'orthographe nouvelle : pennine, vient de Tite-Live qui ne voulait pas admettre qu'Annibal et les Carthaginois (Pœni) avaient franchi ce col, en 218 avant J.-C.

Si un grand nombre d'historiens modernes contestent ce passage du général carthaginois, les inscriptions plaident en faveur de cette thèse.

Vous pouvez voir ces colonnes milliaires à St-Maurice, à Martigny : *Vallis pœnina* (la Vallée pœnine), disent ces documents vénérables, et c'est le même langage que tiennent les ex-voto de bronze découverts à dix minutes de l'hospice, au « Plan de Jupiter », là où se dresse aujourd'hui la statue de saint Bernard de Menthon. Ces ex-voto sont dédiés, les uns, au dieu pœnin (Pœnino), les autres à Jupiter pœnin (Jovi Pœnino)...

Voici quelques-unes de ces inscriptions :

POENINO
PRO ITV ET REDITV
C. IVLIVS PRIMVS
V. S. L. M.

C. IVLIVS AN
TVLIVS PRAE
FECTVS COHOR
TIS ASVRVM
POENINO V. SOL

Voici une tablette votive dédiée à un consul
par le fils d'un empereur :

IOVI POE
NINO Q.
CASSIVS FACVNDVS
L. A. COM. COS.
V. S. L. M

Je pourrais en citer un bon nombre. F.-O. Wolf ne craint pas de dire qu'on a *falsifié* le nom pœnin et celui des « Alpes pœnines » en le trans-

formant en Alpes pennines. La thèse de F.-O. Wolf, je l'avoue, est combattue par les historiens modernes...

Ces tablettes nous prouvent au moins qu'on adora sur ce col le dieu Pœnin. Les Romains lui substituèrent Jupiter, mais en lui attribuant le nom du dieu gaulois, et il devint Jupiter Pœnin.

Vers l'an 12 avant l'ère chrétienne, Auguste avait fait construire une route qui reliait Augusta Praetoria (Aoste) à Octodure, puis se dirigeait vers Tarnade (St-Maurice), Aventicum (Avenches), Salodurum (Soleure) et Augusta Raurica (Augst, près Bâle). Des vestiges de cette voie romaine se voient encore au « Plan de Jupiter ». Elle côtoyait le petit temple érigé en ce lieu par les Romains. Une *mansio*, refuge pour les envoyés impériaux et les légionnaires s'élevait tout près du temple.

Les Romains avaient établi un autre refuge à l'entrée de la Grand' Combe. On y a fait quelques trouvailles intéressantes. Mais c'est dans les ruines du temple, et à ses abords immédiats que la cueillette a été la plus abondante. Les monnaies gauloises, romaines et coloniales forment une riche collection : tous les empereurs romains jusqu'à Théodore II ; des monnaies d'Alexandre le Grand, de Mithridate, de Lysimaque, du grand prêtre Simon, de Cléopâtre, de Denys le tyran.

Des trouvailles furent faites dans les décombres du temple, pendant mon premier séjour de cinq ans à l'hospice, mais l'histoire ou la préhistoire ne m'intéressaient guère à ce moment. Cette indifférence était partagée du reste par beaucoup de religieux ; ils plaisantaient volontiers le chanoine Henri Lugon, un archéologue-né qui trouvait sous nos yeux des monnaies gauloises ou romaines là où nous ne savions rien voir. Quelle joie pour Ferrero, qui dirigeait les fouilles, et pour lui, le jour d'été où la pioche sonna sur le bronze d'une statuette de Jupiter ! Je regrette aujourd'hui d'avoir prêté si peu d'attention à ces découvertes. Je suis convaincu que le « Plan de Jupiter » n'a pas livré tous ses trésors archéologiques. Il faudrait sans doute assécher la mare qui avoisine la statue, et peut-être faire des sondages dans le lac. Le gouvernement fasciste qui subventionne si généreusement les fouilles s'intéresserait sans doute à celles-ci comme ce fut le cas naguère, et il confierait, on peut le croire, au musée de l'hospice la garde des objets découverts.

Il est vraisemblable qu'un lieu de passage si fréquenté nous livrerait non seulement des objets de l'époque protohistorique, mais d'autres beaucoup plus anciens. On m'a fait voir une hachette en pierre polie découverte dans le voisinage de la route

romaine de Sembrancher... Des tombes néolithiques, on le sait, on été découvertes à Gliss ; le musée du collège de Brigue possède une partie des ornements qui paraient les squelettes. On signale aussi çà et là des trouvailles de la même époque dans le Valais romand, et il me sera bien permis d'ajouter que, dans mes fouilles à la caverne du Poteux, à Saillon, j'ai pu recueillir quelques os polis, une belle pendeloque, des pointes de flèches, des couteaux, etc. Le Valais était donc incontestablement habité à l'époque néolithique, et les tribus nomades de ces temps lointains ont vraisemblablement franchi le col pœnin. Hypothèse moins audacieuse que celle d'un brave curé valaisan, lequel, dans un livre à peu près introuvable aujourd'hui, montrait Japhet, à la tête d'une caravane de ses descendants en route pour l'Italie, faisant halte sur le col ; c'est là, enfin, que le culte pour le patriarche plusieurs fois centenaire était devenu un culte de latrie ; ils lui avaient dressé un autel ; Japhet était devenu Jupiter, et cette montagne le Mont-Joux.

Nous nous trouvions parmi les décombres du temple de Jupiter, quand le chanoine Henri Lugon nous contait cette histoire tout en cherchant des monnaies. On se récriait :

— Je vous assure que je l'ai lu, et je vous passerai le bouquin...

Tiens, fit-il tout à coup, une monnaie gauloise. Je crois que nous en avons déjà une de la même tribu.

Il la fit disparaître dans sa poche et il continua à fouiller avec son bâton ferré :

— Un as romain, cette fois ; il est bien conservé.

Il fit circuler la pièce de bronze. Encouragés par la découverte des deux pièces nous nous mettons tous à fouiller.

— Plus rien, déclare un novice.

— Et ça, fait le chanoine Lugon en saisissant une médaille à ses pieds, et ça... vous êtes comme les idoles : « Oculos habent et non vident. »

J'accompagnai au musée le chanoine Lugon qui voulait étudier sa monnaie gauloise :

— Ah ! regardez, la voilà. Rien de neuf.

Je me fis expliquer le sens de quelques ex-voto.

— En voici un qui est magnifique :

C. IVL. RVFVS PÆNINO V. S. L.
 ATTVA TEMPLA LYBANS VOTA SVSCEPTA
 PERIGI
 ACCEPTA VT TIBI SINT NVMENADORO
 TVVM
 IMPENSIS NON MAGNA QVIDEM LONGE
 PRE CAMVR
 MAIOREM SACVLO NOSTRUM ANIMVM
 ACCIPIAS

— Remarquez la lettre V qui remplace U ; Attva, pour ad tua ; perigi pour peregi ; numenadoro, qu'il faut séparer en deux mots... Admirez ce pauvre homme dont la bourse est moins grande que le cœur.

— L'obole de la veuve.

— Dieu est si bon qu'il a pu agréer la prière de cet idolâtre de bonne foi. Et voyez aussi cet ex-voto offert par un esclave :

I. O. M. PÆNINO
PRO SALVTE HELI ET SVORUM
APRICVLVS EIVS DEDIT
DONVM VOTA S. L. M.

Le maître et l'esclave avaient été exposés aux mêmes périls ; l'avalanche avait menacé de les engloutir. Loin du danger, le maître avait oublié ses vœux, l'esclave s'en souvient, lui, « esclave au grand cœur » ; il remercie pour son maître oublieux et pour lui-même. Comme on aimerait avoir connu ce brave homme !

CLIMATS

On finit par s'accoutumer à peu près au climat froid et humide du Grand Saint-Bernard, mais est-il aussi facile de tolérer le climat métaphorique dont nous a doté le roman de Maurois ? Je ne sais. On m'avait dit : « Vous souffrirez du froid ; vous serez mal logé ; vous devrez servir à table, etc... Tout cela m'a paru supportable... et j'ai failli pourtant repartir au bout de quelques jours de noviciat... pour bien peu de chose, en réalité... Je me revois encore, au surlendemain de ma vêtue... Une charmante journée de septembre, lumineuse, tiède. Quelle joie après l'étude dans la cellule obscure et humide de jouir de cette trêve ensoleillée. La récréation durera une heure, disait-on, et voici qu'une demi-heure à peine écoulée, le sacristain nous appelle :

— Allons, les novices, au travail.

Nous nous regardons, étonnés.

— Hé ! n'avez-vous pas entendu, reprend la voix rude ? suivez-moi à l'église.

Nous suivons en silence le petit homme qui nous conduit au chœur, me montre à mon compagnon et à moi où se trouvent les torchons, et il nous place devant les stalles sculptées :

— Tous les jours, le dimanche excepté, après une demi-heure de récréation vous irez à l'église et vous frotterez les stalles. Je ne tolère pas un grain de poussière. Entendu ? si le travail est mal fait, vous recommencerez.

Et nous voilà frottant des stalles luisantes, polies et qui n'ont guère besoin d'un coup de torchon. Nous frottons quand même, sans nous hâter comme on nous l'a commandé. Il faut consacrer une demi-heure à ce travail... Je me gourmande : « Tu n'es pas venu ici pour agir à ta guise. Obéis sans murmurer. Notre Seigneur Jésus-Christ a bien obéi, Lui qui était Dieu, à la sainte Vierge et à saint Joseph... et tu oses te plaindre, toi !

J'en étais là de mes réflexions, quand je vois revenir le sacristain : il examine mon travail ; il inspecte les coins, les saillies :

— Hé ! novice, fait-il, ça n'est pas fait proprement ; frottez plus fort, ça vous réchauffera.

Je me tais, mais j'ai le cœur gros, et je pense que ce brave homme pourrait bien se montrer moins bourru... je frotte, je frotte... ; il s'éloigne et va du côté opposé. Longue inspection :

— Là, fait-il, encore un peu de poussière, et élevant la voix pour que j'entende, vous n'êtes pas maladroit comme votre compagnon.

Le voilà qui s'en va enfin. J'avais déjà remarqué que le chanoine-sacristain ne perdait pas une occasion de m'humilier ; il le faisait généralement en exaltant les qualités de mon compagnon, sa dextérité, sa bonne humeur, sa belle voix, et il disait de moi, en élevant dédaigneusement les épaules :

— Un poète !

Il m'exaspérait. Maintenant qu'il nous a quittés pour un monde meilleur, je puis bien dire que ce saint homme de sacristain empiétait sur la charge du Père-Maître ; ce n'était pas son office d'éprouver la vocation des novices. Aujourd'hui on ne les prive plus d'une récréation nécessaire ; on ne leur enlève pas la jouissance d'un peu de soleil, et ils n'habitent plus une cellule glacée... J'ai dit : ce saint homme de sacristain, car il avait une foi profonde, et c'était vraiment un très bon prêtre plein de dévouement pour les malades, ne se plaignant jamais d'avoir trop de travail ; un homme d'une grande piété ; candide comme un petit enfant. Malgré toutes ses qualités et ses vertus, il n'était pas un homme parfait, certes, et je fus sur le point de jeter le manche après la cognée pour esquiver sa mauvaise humeur. Je

lui ai tout avoué plus tard, et le lui ai répété moins d'un mois avant sa mort.

Je ne savais pas encore assez que la vie commune n'est tolérable, au couvent comme entre époux, qu'à la condition de se pardonner bien des choses, de se supporter les uns les autres pour l'amour de Dieu. Les caractères sont si différents : ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre. Même deux saints authentiques, deux grands saints ne pourront vivre longtemps ensemble sans des concessions mutuelles ; ils auraient mille motifs de se prendre aux cheveux et de se dire des injures, mais ils se taisent ; ils se pardonnent ; ils prient l'un pour l'autre.

Sans leur ressembler, hélas ! je finis par calmer mon imagination toujours prête à voir un Mont-Blanc dans une taupinière, et je m'accoutumai peu à peu à ce climat du couvent où les aînés plaisaient volontiers les novices et leurs maladresses. La mienne, il faut le dire, était presque devenue proverbiale. Habitué à être servi, je servais fort mal. On put s'en rendre compte un jour de promenade, l'hiver, quand je fus promu cuisinier à l'alpage de la Pierre. Après avoir brûlé une boîte entière d'allumettes je ne pus allumer mon feu, et je dus appeler à mon aide. Quand le feu ronfla enfin dans le fourneau, on me laissa seul au logis, et je préparai un repas immangeable. Au milieu des rires et des

quolibets les jeunes chanoines mangèrent des noix, du fromage et du pain en m'invitant à me régaler moi-même de la ratatouille que j'avais apprêtée. Je ris avec eux de ma mésaventure, mais on parla longtemps de ce dîner, et sans doute on en parle encore...

La station météorologique de l'hospice relève de l'observatoire de Genève ; elle a été établie le 14 septembre 1817 par A. Pictet de Genève. Les observations météorologiques faites régulièrement sous la direction du Prieur, ont été publiées par les *Archives des Sciences physiques et naturelles de Genève*. Le 21 juillet 1829, la Société helvétique des Sciences naturelles se réunit à l'hospice. A cette occasion le professeur Augustin de la Rive fit cadeau à l'hospice d'un baromètre à cuvette, construit par Gourdon, à Genève. J'abrège les renseignements scientifiques de la Notice sur le climat du Grand Saint-Bernard, de C. Buhrer, puisés dans le *Bulletin de la Murithienne* (Société valaisanne des Sciences naturelles), Fascicule XXVI (Sion, 1911). Cette société célébrait en 1910 ses noces d'or et elle avait jugé bon de tenir ses assises à l'hospice. On le comprend bien ; elle avait pris ce nom de Murithienne en souvenir du chanoine Murith, ce naturaliste qui fit le premier l'ascension du Vêlan. Nous avons déjà vu qu'il accompagna Bonaparte

sur les hauteurs. Murith était né à Sembrancher. Cette famille était originaire du canton de Fribourg.

Revenons au climat du Grand Saint-Bernard : Moyenne de l'année : — 3,0 ; elle serait même de : — 2,0 d'après Plantamour. Voici celle de l'été : juin : 3,8 ; juillet : 6,6 ; août : 6,3. Remarquons cependant que le maximum moyen, en juillet, atteint 16,8... mais la moyenne en septembre n'est que de 4,1, et ne soyez pas surpris de m'avoir entendu parler de cellule froide et humide pendant ma retraite de vêtüre, au début de ce mois. En cette année 1888 la moyenne a été de : — 2,3 ; en 1892 : — 1,7 ; en 1893 : — 1,3. Les années les plus chaudes (si on peut parler de chaleur quand la moyenne est au-dessous de zéro) furent 1898 et 1899, avec : — 0,7. Après cinq années de vicariat dans les paroisses de Vollèges et de Martigny, je revins à l'hospice à la fin de cette année 1898 qualifiée de chaude par M. Buhrer.

Le froid n'est pas excessif, comme on pourrait le penser, et je crois qu'il est plus grand au Locle et surtout à la Brévine. En 1905, on signale : — 27,4, en janvier. De 1864 à 1873, nous trouvons annuellement 203 jours à température moyenne au-dessous de zéro. De 1864 à 1893, nous avons annuellement 30 jours sans gelée. Encore une moyenne : Pendant 128 jours la température est au-dessous de : — 5 ;

pendant 156, au-dessous de 0, et enfin, pendant 73 jours seulement, au-dessus de 5 centigrades.

Le nombre de jours neigeux est considérable, il est de 86. La première neige de l'hiver est tombée le 24 juillet, et la dernière le 20 juin. A peine un mois où elle ne vient pas saluer le vieil hospice.

La hauteur moyenne de la neige est de 8 mètres 27 centimètres.

J'ai dit que la Société valaisanne des Sciences naturelles, la Murithienne, célébra ses noces d'or au Grand Saint-Bernard. Il faut ajouter que le président, le chanoine Maurice Besse qui devait recevoir plus tard le titre de docteur *honoris causa* de l'Université de Lausanne (il eut aussi l'honneur de présider à Zermatt l'Assemblée de la Société helvétique des Sciences naturelles), était encore un jeune diacre quand j'arrivai à l'hospice. Le printemps venu (je parle du mois de juin), il essaya de me communiquer un peu de son enthousiasme pour la botanique, et, un jour de congé, il obtint du Père-Maître qu'il me fût permis de l'accompagner près de Bourg-St-Pierre. Je le laissais parler. Il me disait que c'était quasi un devoir pour les chanoines de suivre les traces glorieuses de Murith, de Delasoie, d'Emile Favre enfin. Sa boîte s'emplissait dès que nous fûmes arrivés à l'hospitalet :

— Que de plantes rares, disait-il, quelles sont

jolies ! il me nommait la Potentille dorée, la Saussurée des Alpes, la Cardamine des Alpes, l'Alchimille des Alpes, la Sagine des neiges, la Centaurée plumeuse, et combien d'autres dont j'ai oublié les noms.

J'hésitai à lui dire que je trouvais comme lui ces fleurs bien jolies, mais que (je ne sais pourquoi) je retenais plus aisément les racines grecques que ces noms innombrables de fleurs. Nous allions toujours. A l'alpage de la Pierre, enfin dégagé de son épaisse couche de neige, il cueillit l'épervière orangée et la veloutée, le cerfeuil élégant. Il allait toujours, infatigable. Une journée exquise pleine de parfums ; un ciel de turquoise. Je me laissai entraîner encore deux ou trois fois... la promenade me tentait plus que les fleurs. Si j'avais pu me contenter de les admirer au passage, à la bonne heure, mais il fallait, au retour, les étaler dans du papier gris, commencer un herbier, et pour cela écourter la récréation, et elle n'était pas si longue, et bien nécessaire après tant d'heures consacrées aux études parfois arides : théologie, droit canonique, liturgie, exégèse, histoire de l'Eglise, l'évangile dont le Père-Maître nous faisait apprendre par cœur le texte latin, la Règle latine de saint Augustin que nous devrions réciter un jour pendant le repas, les Constitutions, et pour dessert, les stalles à faire reluire. Pas même une demi-heure pour relire mes

poètes préférés... et ingurgiter des listes de noms nouveaux : 1200 noms pour le moins... Non, décidément, j'y renonce, et lorsque F.-O. Wolf, musicien remarquable, botaniste connu, l'auteur du volume *Valais et Chamonix*, établit un jardin alpin près de l'hospice et vint me proposer de m'en occuper, je déclinai cet honneur. Wolf avait été mon professeur de botanique au collège de Sion (il nous enseignait aussi la musique) mais il n'avait pas réussi à donner à ses élèves l'amour de la botanique.

Je me borne donc à mentionner qu'en juillet, à la fin juin parfois, on peut admirer près de l'hospice bien des fleurs charmantes. J'ai retenu le nom de la soldanelle dont la corolle violette est si délicatement découpée, celui aussi de la renoncule des glaciers, de l'anémone du printemps. Les rochers verts et gris sous leur carapace de lichens les abritent un peu contre les morsures de la bise, et ces petites plantes forment des bouquets ravissants. Admirons-les sans les cueillir ; sourions aux asters, et descendant de quelques mètres vers l'Italie, admirons la grande ancolie bleue des Alpes et l'armoise des glaciers.

Dans le lac glauque frétille de petits vairons. Il n'y avait aucun poisson avant 1822. On a eu l'heureuse idée d'en capturer quelques-uns dans un petit lac voisin du Petit Saint-Bernard.

La faune n'est pas très riche : pinson des neiges, renard, marmotte, lièvre, lagopède (arbenne ou perdrix des neiges). Le lièvre et l'arbenne sont blancs, l'hiver, et d'un brun grisâtre pendant le court été.

LE ROYAUME BLANC

Avec impatience nous attendions la venue de la neige ; non pas d'une simple giboulée aux flocons éphémères, mais d'une belle neige qui nous permettrait de bonnes glissades sur les pentes avec un instrument primitif : la planche. Une simple planche bien savonnée munie d'une cordelette. On m'en disait des merveilles, et dans l'espoir de ces délices, je rimai des strophes que je dédiai à mon professeur de théologie, le prieur Frossard. Je disais :

*« Tombe, tombe, belle neige.
O que n'ai-je
Des mots doux, des mots charmeurs ;
Je peindrais des aquarelles,
Et pour fleurs,
Fixerais tes flocons frêles... »*

*Un lumineux paysage
Le passage
Du Grand Saint-Bernard tout blanc,
Le Mont-Mort et la Grand'Combe
Ressemblant
A la plus blanche colombe... »*

Enfin, elle était là, les derniers jours d'octobre, et jusqu'à la fin juin, elle nous tiendrait fidèle com-

pagnie. Au premier jeudi de congé nous allions prendre nos ébats. Ma foi, il faut l'avouer, je fus déçu. On glissait assez bien sur les fortes pentes, mais on soulevait avec les pieds un énorme nuage de neige qui me coupait la respiration et embuait mes lunettes ; je ne vois plus rien, et au bout de cinq minutes, je m'étale sur ce tapis dont j'avais vanté le charme. Des rires saluèrent ma culbute. Que faire ? J'ôte mes lunettes et j'essaie de me guider de mon mieux, mais j'ai la vue basse, et je ne vais pas loin sans encombre...

Quelques jours plus tard le prieur Frossard me demande de l'accompagner dans la chambre sous les combles où il serre habits et souliers. Il doit apporter, me dit-il, un grand nombre de paires de souliers à des chemineaux arrivés l'avant-veille. J'ai ouï dire que notre bon prieur se laisse tromper bien souvent par des trimardeurs qui n'ont rien de plus pressé que d'aller vendre à Bourg-St-Pierre ou à Saint-Rémy les souliers et habits dont il les a gratifiés.

Je lui demandai s'il n'y avait pas beaucoup de ces chemineaux qui exploitaient sa bonté proverbiale :

— C'est possible, c'est même certain, mais je ne puis pourtant refuser l'aumône d'une bonne chaussure à qui me fait voir des souliers sans semelles.

Je sais fort bien que plus d'un de ces gaillards-là cache dans un recoin quelconque de l'hospice des souliers convenables et emmaillotte ses pieds dans des chiffons pour m'apitoyer. Je sais que plusieurs vendront leurs souliers neufs pour boire... mais qu'y faire ? parmi ces gens-là il y a de vrais pauvres, et je préfère être trompé que de priver un pauvre authentique de souliers ou d'habits. Je suis chargé de faire l'aumône au nom de la communauté. « J'étais nu, vous m'avez revêtu », dira le Sauveur au dernier jour, « j'étais en prison, vous m'avez visité »... Il n'y a pas que des honnêtes gens dans une prison. Et pourtant si l'on rend visite à un criminel, le Sauveur regardera cette visite comme si nous l'avions faite à Lui-même. Nous ne sommes pas pour rien une congrégation hospitalière. Beaucoup de gens abusent de cette hospitalité ; on nous vole des aumônes glissées dans le tronc de l'église ; on emporte des draps et des serviettes. Tant pis. Je prie le bon Dieu de pardonner à ces voleurs... Ce sont de petits voleurs, au reste, quand on les compare à tant de grands brasseurs d'affaires honorés et décorés... Le bon Dieu aura sans doute pitié de ces pauvres diables qui mangent rarement à leur faim. Notre vie est bien douce comparée à leur vie... Anticipons. Plus tard, quand je fus son vicaire à Martigny, je voyais la porte du bon prieur prise

d'assaut chaque jour par des escouades d'enfants mal vêtus qui parlaient haut, riaient fort et venaient lui demander un franc, deux francs ou davantage ; c'étaient leurs parents qui les envoyaient, disaient-ils. On avait dit au prier que plusieurs de ces enfants se hâtaient de courir à la confiserie, et qu'il eût été plus sage de donner des bons de pain. Il secouait la tête et il continuait. Il continua si bien qu'à la fin de l'année il me fit des confidences :

— Plus le sou, et je reçois les notes du boucher et du boulanger. Ceux qui ont loué les prés de la cure sont en retard pour leurs paiements. Ceux qui ont acheté le vin font la sourde oreille quand je les prie poliment de me donner un acompte. J'ai même été trop bon avec l'un d'eux. Vous savez que je n'ai pas besoin de chercher des clients pour le vin de Larmarque ; on se le dispute. Eh bien, j'ai été voir M. X... et je lui ai dit :

— Je crois que je vous ai demandé un prix trop élevé de ma vendange... vous ne me devez que tant... Naturellement il a été de mon avis... et je crus qu'il me donnerait un acompte. Rien. Quelques jours plus tard, une demande discrète demeure encore sans résultat... Malgré tout, ce brave prier ne pouvait croire à la méchanceté des hommes. Philosophe qui se jouait au sein des subtilités et expliquait avec clarté les systèmes les plus abscons,

il se heurtait aux difficultés de la vie pratique. Il aurait dû vivre au XIII^{me} siècle, aux côtés de saint Thomas d'Aquin, et là, il aurait fait merveille...

Je reviens à la visite de la chambre où il conservait les vêtements et les chaussures. J'aperçus tout à coup deux longues planchettes munies de courroies. Je demandai le nom de ces objets :

— Ce sont des skis envoyés par un Norvégien. Des patins à neige. C'est bien supérieur à la planche. M. Lugon les a employés l'an dernier. Il n'a plus le temps de se livrer à ce sport, car il sera prêtre en décembre, et il doit préparer son examen de théologie morale. Voulez-vous les essayer ?

Je ne demandais pas mieux. Je n'avais jamais entendu ce nom, et je crois qu'en 1888 bien peu de personnes en Suisse faisaient du ski.

Le lendemain déjà, à la récréation qui suivit le dîner, je tentai une descente vers la Grand'Combe. O merveille ! Comment dire la joie de courir dans cette neige fraîche. Un ciel de saphir ; le Velan et le Grand Combin flamboyaient. Hourra ! en quelques minutes j'arrivai à l'extrémité de la Grand'Combe. Je serais allé d'un trait à l'hospitalet, mais je n'avais pas une minute à perdre pour être de retour avant la fin de la récréation.

Que de belles randonnées depuis ce jour. Il y avait bien quelques culbutes de temps en temps, mais

qu'importe ? Si je n'ai pas été un as du ski, du moins je fus un des premiers à pratiquer ce sport dans notre pays. Mes compagnons furent vite convaincus que le ski l'emportait sur la planche, et ils se mirent à en fabriquer. Ce ne fut pas sans peine, on le devine, mais ils réussirent pourtant à faire des skis qui n'avaient qu'un défaut : le pied était solidement fixé et le ski ne pouvait s'en détacher en cas de chute. Ce n'était pas sans danger de luxation du pied. Je l'appris à mes dépens, plus tard, quand mes premiers skis eurent une avarie.

Il n'était plus question des planches, que tous avaient abandonnées. Les belles récréations — trop courtes, hélas ! — après le dîner ; pas une minute à perdre. On s'emplissait les poumons de l'air vierge des hauteurs ; on s'emplissait le cœur de gaieté et de courage pour reprendre bientôt les bouquins lourds et graves. Et il y avait le jeudi : départ dès le matin ; une journée entière de glissades, de chansons, de propos joyeux. Il y avait bien le gros sac des provisions — la charge des novices — à trimbaler sur le dos, mais il aidait plutôt à garder l'équilibre pendant qu'on volait comme la flèche sur le tapis moelleux qui semblait tout semé de topazes, de rubis et de diamants. Il y avait bien aussi le repas à préparer, la vaisselle à faire : tasses de bois, « tranchoirs » épais, de bois aussi, en guise d'assiettes, cuillers de

bois. On se hâtait pour revenir aux skis. Chansons avant le départ, chansons quand la pente à gravir n'était pas trop raide. Chaque semaine aussi, une soirée de récréation. Un frère convers connaissait au moins une bonne centaine de chansons : chansons joyeuses le plus souvent ; des complaintes, parfois : celle du soldat :

*« Pour fai-re de bons repas,
Faut pas fair' com' les soldats,
Manger des choux, des z-haricots, des fèves,
La pipe-z-allumée boi-re à la fontaine... »*

des chants patois ; des airs langoureux de la vallée d'Aoste... Puis, c'étaient des jeux : dames, trictrac, tarots. Comme enjeu, des jetons. Le clavendier, seul, avait de l'argent, puisqu'il devait pourvoir au besoin de tous. Avant le départ pour les récréations pascals, là-bas dans la plaine, le prieur remettait gravement aux religieux qui avaient prononcé les vœux simples une bourse contenant la grosse somme de 6 francs ; les profès des vœux solennels recevaient dix francs. Cet argent était employé pour se procurer quelques menus objets : couteau, savonnette, etc. De retour à l'hospice, on devait rendre compte des dépenses, et restituer au prieur ce qu'on avait pu épargner. A l'hospice on ne pouvait donc risquer et gagner que des jetons. Cela

n'empêchait pas de se passionner suffisamment pour le gain d'une partie et rendre le jeu agréable... indispensable après les doses massives de sciences sacrées, après les longs silences imposés, les lectures spirituelles, l'office canonial. Le plus grand nombre des religieux étaient jeunes, et aucun n'était morose. En ces heures de détente il fallait entendre ces francs éclats de rire, ces chansons. Comment être triste et s'ennuyer dans ce milieu ? Deux fois la semaine, à moins que le temps ne fût trop mauvais, le facteur nous apportait quelques journaux, et nous apprenions ainsi des nouvelles du vaste monde : pas toujours très fraîches, ces nouvelles. Pas de touristes le plus souvent, mais parfois des escouades de contrebandiers valdotains qui allaient chercher à Bourg-St-Pierre du café et du tabac ; courses périlleuses, car ils devaient gravir les cols enneigés loin de la piste entretenue avec soin pour échapper aux douaniers qui les pourchassaient sans répit. Plusieurs ne réussissaient pas à leur échapper, et c'était la prison et de lourdes amendes ; d'autres tombèrent tragiquement, emportés par les avalanches ou glacés par un froid terrible.

Il était moins rigoureux à l'église, mais c'était une assez dure pénitence d'y demeurer agenouillé pendant la messe ; sans manteau : on n'en donnait pas aux novices. La cellule du noviciat n'étant pas

chauffée, c'était au réfectoire que nous devions demeurer pour étudier, lire, etc. Nous y passions à peu près toute la journée. La prière du soir dite, je m'y promenais pendant plus d'une demi-heure pour me réchauffer les pieds avant de me coucher. Assez souvent je me contentais d'ôter mes souliers, et je me glissais tout habillé entre les couvertures. Malgré ces précautions j'avais bien de la peine à m'endormir... Que faire dans ce noir et dans ce grand silence ? Des rimes me sonnaient parfois leurs carillons, et songeant aux courses de ski, je chantais la reine du royaume blanc, la neige :

*« Si loin des prés verts, des fleurs parfumées,
Des bois pleins d'encens, des brises pâmées,
Des jeunes avrils, de leurs sortilèges,
Si loin des moissons, des moissons dorées,
Je chante à mi-voix vos blancheurs nacrées,
Neiges, pures neiges... »*

Comment ne pas songer aussi, pendant ces heures d'insomnie, aux bons molosses qui nous accompagnent dans nos tournées, quand nous partons à la recherche des voyageurs surpris par le brouillard et la tourmente ?

Nos archives ne donnent aucun renseignement sur l'époque où l'on commença le dressage de ces belles bêtes. Le silence des archives ne prouve pas qu'ils ne guidaient pas les chanoines à une époque même

très ancienne. Combien de détails de la vie des Romains et des Grecs nous seraient restés inconnus sans les trouvailles archéologiques. Les premiers apologistes de la foi chrétienne, les écrivains les plus anciens, la *Didaché* ou le Pasteur d'Hermas, par exemple, ne nous apprennent pas une foule de choses que nous savons aujourd'hui par l'étude des catacombes.

Au dix-huitième siècle seulement, on fait mention d'un chien ; il n'est pas dit qu'il précédait les marronniers et les chanoines à la recherche des hommes perdus sur la montagne ; non, il remplissait l'office... de tourne-broche. On raconte (c'est peut-être une légende) que cette race vient de Norvège. Une tradition plus sûre dit que le saint-bernard est le produit d'un croisement entre chien de berger et race pyrénéenne. D'autres croisements auront eu lieu sans doute : si le poil ras domine, la fourrure longue reparaît parfois. La race s'est formée sans doute à l'hospice, mais il y a fallu vraisemblablement des siècles. C'est bien la physionomie robuste et accueillante que les cartes postales ont popularisée : grosse tête léonine, mufle carré, de bons yeux caressants, jambes épaisses et courtes de montagnards.

Pouvais-je ne pas rimer quelques vers en leur honneur ?

*« Vous avez tout pour vous : la force, la beauté,
Ce qui vaut mieux encor, vous avez la bonté.
Est-il donc surprenant, nobles chiens, qu'on vous
aime ? »*

Je trouvais même qu'un sonnet c'était bien peu, et je dédiai une odelette à l'illustre Barry, lequel aurait sauvé la vie à plus de quarante voyageurs. Il partait tout seul à la découverte, assure-t-on. Un jour, dans l'une de ses explorations, sous la neige et la glace il sent la présence d'un homme :

*« Il la creuse et trouve un enfant,
Le réveille en le réchauffant,
Sur son dos, le fait, triomphant,
Prendre place... »*

Il ramène l'enfant à l'hospice. Légende, direz-vous. C'est possible. Et sa mort héroïque : un soldat qu'il a sauvé de la mort en le dégageant de la neige qui le recouvrait. De sa grosse langue il le ranime, et le troupiér à demi éveillé croit voir un ennemi ; il dégaine et transperce son sauveur. Un musée de Berne le montre aux visiteurs. Il serait mort en 1817.

*« Le plus beau chien, le préféré,
Porte encor ce nom vénéré... »*

Au plus beau mâle on a coutume de donner ce nom de Barry ; aux autres échoient des noms tirés

de la mythologie : Pluton, Jupiter ; Junon et Bellone aux femelles.

Est-ce encore une légende ? On précise pourtant la date : 1787. Trente coquins envahissent la maison. Ils se font conduire, pistolet au poing, à la cave. C'est le prier qui les guide ; il les introduit dans un corridor, ouvre une trappe : tous les chiens sont là, et les chiennes prêtes à défendre leurs petits.

BERNARD DE MENTHON

Le château de Menthon se dresse sur une colline qui commande le col, dominé par la dent de Lenfon et la croupe arrondie du mont de Veyrier, entre lesquels se voit, à l'arrière-plan, le gigantesque rocher du Parmelan.

Au pied de la colline, le lac d'Annecy. Le château actuel date en partie du XIII^m^e siècle. La famille de Menthon habite en ce lieu depuis plus d'un millénaire. « Les chefs burgondes durent être charmés par cette résidence facile à défendre, au milieu de forêts giboyeuses » écrit le Chevalier P.-A. Pidoux de Maduère, archiviste paléographe, dans le volume consacré au fondateur des hospices du Grand et du Petit St-Bernard, publié en 1923 pour le millénaire du saint. Je le cite plus d'une fois. Bernard est un nom burgonde. Il le reçut de son parrain, le sire Bernard de Beaufort, son oncle paternel, dont le château se dressait sur l'autre rive du lac. Ses parents se nommaient Richard, baron de Menthon et Bernoline de Duyn. Le poète Alfred de Vigny assurait que le nom de sa famille était tout simplement Duyn latinisé : Dvyni. Je viens de parler du millénaire de saint Bernard de

Menthon, célébré en 1923. La date de sa naissance en 923, adoptée par M. Pidoux n'est pas admise par plusieurs historiens récents, parmi lesquels je citerai Mgr Duc, évêque d'Aoste. Il voudrait la retarder de quatre-vingt ans environ et reporter sa mort à 1081 ou 1086, au lieu de 1008. Je ne prendrai pas parti, puisque je ne suis pas historien. Les arguments des uns et des autres ne manquent pas de gravité. M. Pidoux insiste sur le témoignage de Richard de la Val d'Isère, premier biographe du saint, qui est un témoin oculaire et qui lui succéda comme supérieur de la nouvelle congrégation. Les adversaires répliquent que le manuscrit qui contient la biographie attribuée à Richard de la Val d'Isère ne date que du XV^{me} siècle, qu'il contient des interpolations et de nombreuses inexactitudes... Il est bien difficile de trancher la question, et elle restera sans doute controversée... Peu importe. Cela n'ôte rien à la beauté de l'œuvre de saint Bernard de Menthon. D'après des documents inédits, non encore confirmés, on pourrait supposer que Bernard de Menthon, neveu et héritier de Hermengarde, femme du roi Rodolphe III de Bourgogne, possédait en héritage les terres du Mont-Joux.

Nous savons peu de choses de l'enfance de Bernard. Un fait notable, c'est sa dévotion envers saint Nicolas, évêque de Myre ; il donna son nom

aux deux hospices qu'il a fondés. Nous savons que son père l'envoya étudier à Paris. Il n'y avait pas encore d'université dans cette ville, mais des écoles célèbres : l'école épiscopale de Notre-Dame et celle de Saint-Germain-des-Prés. Il y a des motifs sérieux d'admettre que le jeune Bernard fréquenta l'école épiscopale ; il put voir pendant des années les clercs ou chanoines réguliers alors dans toute la ferveur de la règle de saint Chrodegand, évêque de Metz : dans la vieille cathédrale mérovingienne, évoluaient autour de l'évêque, huit dignitaires, cinquante-deux chanoines et une foule de clercs. Belles cérémonies, chants exécutés avec une perfection qui révélait encore la formation artistique de l'époque carolingienne. La douceur céleste de ce chant grégorien, la beauté de cette liturgie, les exemples de vertu, le climat en un mot de cette école épiscopale ne devait-il pas émouvoir le cœur du jeune Bernard ? Une voix céleste, la voix de la grâce divine, lui redisait sans doute avec instance : « Vois ces jeunes clercs, tes amis. Pourquoi ne pas les imiter ? pourquoi ne pas les suivre dans le sentier étroit du renoncement ? Vivre pour Dieu seul... sauver les âmes... Tout ce qui se passe a si peu d'importance... »

Bernard était décidé à renoncer à toutes les joies du monde ; dès son retour au château il le dit à son

père. Celui-ci, consterné en entendant cette nouvelle, déclara à son fils que la chose était impossible. Fils unique, il ne devait pas être le dernier de sa race. On lui a choisi une épouse, Marguerite de Miollans, fille d'un puissant seigneur de Savoie... Tout est réglé...

Bernard essaie de résister aux instances paternelles, mais en vain : Seule, la volonté du père compte dans cette vieille famille féodale. Le jour du mariage est fixé. Tout est préparé.

Le jeune homme, désespéré, ne sait à quoi se résoudre... Voici la veille des noces. La nuit tombe, les portes du château se ferment. Bernard est seul dans sa chambrette. Il pleure, il prie, il invoque la Vierge et son patron saint Nicolas. Pendant son sommeil, le saint lui apparaît ; il le réconforte et il lui commande de fuir. Bernard court à la fenêtre. Un barreau de fer se rompt dans ses mains. Il laisse à ses parents une lettre d'adieu.

Muni du signe de la croix, Bernard se laisse glisser sur le sol d'une hauteur de seize pieds, sans se faire aucun mal, et il se hâte dans la nuit dans la direction de la Colonne-Joux qui se nommera un jour le Petit Saint-Bernard, et il arrive enfin à Aoste. Marguerite de Miollans, sa fiancée, renonce elle aussi au monde et entre dans un cloître.

La vallée d'Aoste fut habitée par une peuplade celtique, les Salasses. La peuplade vaincue avec

peine par les Romains n'était qu'imparfaitement soumise. L'empereur Auguste construisit pour une colonie militaire la ville qui prit le nom d'Augusta Praetoria. L'amphithéâtre, un bel arc de triomphe attestent l'importance d'Aoste à l'époque romaine.

La cathédrale du XIV^{me} siècle possède des mosaïques du X^{me} siècle. L'église collégiale de saint Ours, martyr de la légion thébéenne, possède la tombe d'un évêque du VI^{me} siècle et une crypte dont les colonnes sont de l'époque préromane. Le cloître est remarquable.

C'est auprès de l'archidiacre de la cathédrale que le fugitif se réfugia. L'archidiacre, après l'évêque, dirigeait les clercs. Ce pieux et vénérable vieillard accueillit avec bienveillance le jeune homme et le présenta à l'évêque qui le reçut au nombre des clercs réguliers.

Bernard s'adonne avec beaucoup de zèle à l'étude et à la méditation des saintes Ecritures ; au chœur, il édifie les chanoines par sa ferveur et la douceur de son chant ; précurseur des abstinents, il s'abstient de vin et mêle à l'eau de sa table le suc de plantes amères. Six fois le jour et au milieu de la nuit les chanoines se rendaient au chœur pour l'office canonial.

On jeûnait le Carême et l'Avent. En Carême, le seul repas de la journée se prenait le soir, après les vêpres.

Devenu prêtre, Bernard s'adonne au ministère pénible de la prédication ; il parcourt les six vallées latérales du diocèse d'Aoste. Son zèle lui fait franchir les limites du diocèse.

LE MONT-JOUX

A côté du temple de Jupiter Pœnin s'élevait, nous l'avons dit, une *mansio*, un refuge pour les légionnaires romains et les marchands. La domination romaine donnait au « Summum Pœninum », au col pœnin, une importance spéciale : c'était le lieu de transit des marchandises de l'Italie dans les Gaules : au midi des Alpes, Augusta Praetoria, la ville prétorienne d'Auguste, avec son grand forum ; au nord des Alpes, Octodure devenu Forum Claudii, un grand marché également.

Sur cette route, la plus courte de Germanie en Italie, passèrent les armées de Vitellius et de Cæcina, celles aussi de Maximien-Hercule avec l'héroïque Légion thébéenne. Le premier empereur chrétien, Constantin, paraît avoir eu une sollicitude spéciale pour le développement de ce passage des Alpes. Trois bornes milliaires conservées à St-Maurice portent son nom ; une quatrième se trouve à l'extérieur du chœur de l'église de Martigny ; une cinquième enfin, à côté de l'église de Bourg-St-Pierre : elle indique le nombre de milles depuis Martigny :

F C VAL
XXIII

Avec le christianisme disparut le temple de Jupiter Pœnin, et on ne sait à quelle date, le refuge devint un hospice chrétien, bien modeste sans doute. Le pape Adrien I^{er}, plein de compassion pour les pèlerins et les voyageurs, place sous la protection de l'épée de Charlemagne les hôpitaux qui sont sur le chemin des Alpes. Hartmann « *elemosinarius Montis Jovis* » devenu évêque de Lausanne en 851, était-il aumônier d'un hospice près du temple détruit, ou remplissait-il ces fonctions au couvent des bénédictins de Bourg-St-Pierre ? On ne sait pas au juste. L'hospice du Mont-Joux est mentionné dans un acte passé entre Lothaire II et son frère Louis, en 859. Un peu plus tard, Rodolphe I^{er} de Bourgogne s'y réfugie pendant que son compétiteur Arnoulf ravage la plaine du Rhône entre le Léman et Sion.

Remarquons en passant que c'est non loin du Mont-Joux, à St-Maurice, que le royaume de Bourgogne venait d'être fondé en 888, par l'acclamation et le couronnement de ce même Rodolphe. Les Rodolphiens s'efforcèrent d'établir leur domination des deux côtés des Alpes ; mais Hugues et Bérenger, sur le versant du midi, leur disputaient le pouvoir, et pour lutter efficacement contre son adversaire, Hugues ne recula pas devant une alliance bien dangereuse ; il demanda l'aide des infidèles, il fit appel aux Sarrasins : nous voici arrivés à la période

la plus désastreuse de l'histoire du Mont-Joux, période désastreuse aussi pour le Valais et la Savoie : leur nom restera dans une haute vallée voisine, la *Maurienne*. De l'hospitalité chrétienne organisée en ces montagnes par les rois et par les papes, rien ne subsiste. Déjà l'arrivée des Hongrois avait été un fléau de Dieu.

Le pape Jean X avait ligué contre les Sarrasins, en 915, les princes italiens et les Grecs de Constantinople. Hugues de Provence, roi d'Italie, les chasse bien du Fraxinet, mais au lieu de s'en défaire, il leur accorde par traité les défilés des Alpes, les chargeant de garder sa frontière. Le passage du Mont-Joux fut féroce-ment gardé. En 924, Robert, évêque de Tours, est massacré avec sa suite à Bourg-St-Pierre ; cette « cohorte Ismaélite » brûle aussi l'église de ce village et l'abbaye de St-Maurice. En restaurant l'église de Bourg-St-Pierre, au commencement du XIX^{me} siècle, on a malheureusement fait disparaître une inscription qui rappelait ces tristes temps :

*Ismaelita cohors, Rhodani cum sparsa per Agros
Igne, fame et ferro saeviret tempore longo,
Vertit in hanc vallem Pœninam messia falcem...*

Les autres vers indiquaient que l'église avait été reconstruite au XI^{me} siècle par Hugues, évêque de Genève († 1009).

Dans l'été de 972, saint Mayeul, supérieur de l'abbaye de Cluny, laquelle a joué un rôle important en Suisse romande, revenait d'Italie avec une nombreuse caravane de voyageurs de divers pays. Ils franchissent le Mont-Joux sans encombre, traversent les villages de Bourg-St-Pierre et de Liddes, mais, arrivés à Orsières, ils furent attaqués par l'armée sarrasine : « subito eos invasit perfidae gentis Sarracenorum exercitus ». Baronius qui relate ce fait écrit : « Praepotentes illius regionis. » Le chapitre de Cluny vota des sommes considérables pour racheter l'abbé et les autres prisonniers.

Le prieur Bourban, dans une conférence faite à l'hospice à l'occasion des noces d'or de la Muri-thienne, nous cite un proverbe patois du centre du Valais. On dit dans sa paroisse d'origine, Nendaz, d'un enfant dont on a différé le baptême : « Celui-là sera fin, il est resté longtemps Sarrasin. » « Chei sera fin ! A hita ontain Charradzin. » Diction ironique. Les Nendards qui n'ont pas oublié le nom des Sarrasins se souvenaient sans doute de quelques-uns qui ne quittèrent pas le Valais et finirent par se faire baptiser, peut-être à leur lit de mort.

Remontons au Col du Mont-Joux. La légende de Richard de Val d'Isère raconte que les Sarrasins qui s'étaient établis sur le col avaient rétabli le culte de Jupiter.

Détail légendaire, dira-t-on, puisque les musulmans sont monothéistes. Des bandits idolâtres se seraient-ils joints aux Sarrasins ? Peut-être. Du moins il n'est pas douteux que le Mont-Joux était devenu un coupe-gorge. Malgré ces dangers nouveaux les « romiers », les pèlerins de Rome qui se rendaient aux tombeaux des Apôtres, suivaient encore la même voie : les dangers de la route n'arrêtaient pas ces hommes de foi ; ils acceptaient ces épreuves d'un pèlerinage périlleux afin de faire pénitence pour leurs péchés. Pèlerinage qui durait souvent plusieurs années. Ils cheminaient habituellement à pied, souvent en caravane très nombreuse. Sait-on qu'il existe encore à St-Maurice, à Martigny, dans les villages de l'Entremont sur la route du Grand Saint-Bernard et enfin dans la Vallée d'Aoste, des hôpitaux — parfois une simple chambre — où les pèlerins trouvent un lit et un repas ? Les chemineaux ne l'ignorent pas.

LE HÉROS DES ALPES

Bernard qu'on saluait déjà du titre d'Apôtre des Alpes devait encore en devenir le héros en chassant les hordes sarrasines.

Il avait été élevé à la seconde dignité de l'église d'Aoste, celle d'archidiacre. Bernard ne se contenta pas d'évangéliser le diocèse d'Aoste, il parcourut les diocèses de Novare, de Sion, de Lausanne et de Genève ; il voulait sauver les âmes, et les fatigues de cet apostolat ne l'arrêtaient pas plus que la distance. Dans le diocèse d'Aoste, en vertu de sa charge, il distribuait les aumônes, surveillait les clercs, les hôpitaux, rendait la justice et administrait la mense épiscopale. Que de travaux ! Certes, il aurait fait sienne la parole du cardinal Mermillod : « Qu'importe la fatigue, nous aurons toute l'éternité pour nous reposer. »

L'archidiacre, nous l'avons dit, surveillait les hôpitaux. Ceci nous aidera à comprendre pourquoi le saint a fondé les hospices du Grand et du Petit Saint-Bernard. Hospice et hôpital, le sens était le même autrefois, et pendant tout le moyen âge, on disait : l'hôpital du Grand Saint-Bernard.

Les diverses légendes de saint Bernard de Menthon nous rapportent un grand nombre de miracles opérés par ce thaumaturge. Le manuscrit de Novare qui date de la fin du onzième siècle ou en tout cas du douzième, relate un grand nombre de ces faits miraculeux.

Depuis longtemps la ville d'Aoste retentissait des lamentations des pèlerins et des voyageurs pillés et maltraités par les Sarrasins du Mont-Joux. Qui devra mettre fin à ces misères sinon celui qui par sa charge d'archidiacre est le chef de l'hospitalité dans ce diocèse ? Une troupe de pèlerins maltraités, dépouillés, décimés arrive à Aoste. On l'adresse à Bernard, on lui dit les miracles qu'il sème sur sa route. Lui seul, affirme le peuple, peut chasser ces bandits de leur repaire, et y rétablir un hospice où le voyageur trouvera un refuge contre les dangers de la montagne. Jean de Cylliane, archidiacre d'Aoste, deux cents ans plus tard, nous montre saint Nicolas apparaissant à Bernard pour l'encourager : « Gravissons la montagne, lui dit-il ; nous mettrons en fuite les démons ; nous renverserons la statue de Jupiter ; nous renverserons aussi la colonne et son escarboucle (à Colline-Joux, Petit Saint-Bernard). Allez vous entendre avec l'évêque. »

L'évêque invite les fidèles à prier pour le succès de l'entreprise. Bernard de son côté s'y prépare en

redoublant ses jeûnes et ses pénitences. Une procession s'organise enfin. L'évêque la dirige. A Saint-Rémy l'évêque donne une dernière bénédiction à Bernard et à ceux qui ne craignent pas de le suivre ; parmi eux les pèlerins de France qui sont venus demander son appui. Ils montent vers la cime. Un brouillard épais couvre la montagne. Grondements du tonnerre, neige et grêle ; la tourmente est déchaînée. Les pieux légendaires voient dans ce tumulte des éléments une manifestation de la puissance diabolique. Les saintes Ecritures nous disent assez la puissance du Prince des ténèbres, et les actes les plus authentiques de la vie des saints ne contrediraient pas cette affirmation, mais peut-être rien de plus conforme à la réalité qu'une tempête soudaine, violente et terrible comme il y en a tant dans ces parages.

Mais rien n'arrête Bernard et ses compagnons. Les voici au col, là où s'élève la statue de Jupiter. Les miracles abondent dans la vie de saint Bernard de Menthon, et les croyants ne seront pas surpris de le voir briser l'idole en l'enlaçant de son étole ; ils ne s'étonneront pas d'avantage en le voyant expulser le démon et les bandits.

Refouler les Sarrasins, première partie de la tâche à remplir. Restait la seconde : l'établissement d'un hospice ouvert à tous, l'année entière. Que de

difficultés à vaincre ! Il y avait sans doute des bâtiments à demi ruinés où les Sarrasins s'abritaient, mais Bernard jugea préférable de construire son hospice au faite même du col. La distance de Bourg-St-Pierre au Mont-Joux est plus grande que celle de St-Rémy au même col, et il était sage de ne pas imposer en hiver à ceux qui auraient fourni la plus longue étape, la traversée pénible du lac gelé et recouvert d'une couche épaisse de neige... Les pierres du temple et des masures fournirent les premiers matériaux à l'archidiacre. Roland Viot, prévôt valdotain du XVII^{me} siècle, qui écrivit une histoire de saint Bernard, un peu à la façon des vies romançées qu'on goûte tant aujourd'hui, nous raconte que le Héros des Alpes « a édifié pour luy et ses compagnons de petites logettes »; il montre les populations travaillant à l'envi à la construction de l'hospice par des dons ou corvées. Le travail n'est possible à cette altitude qu'un peu plus de trois mois. Il fallut donc des années pour l'achever et de grandes dépenses.

Il y avait dans le diocèse d'Aoste un autre col qui portait le nom de Colonne-Joux, gardé aussi par une bande sarrasine, un col que Bernard avait franchi quand il s'enfuit du château de Menthon. Il en chasse également les bandits, abat une colonne sommée d'un emblème magique, et là aussi il élève

un hospice. Courses pénibles d'un col à l'autre, deux refuges à élever, et quand c'est fait, deux couvents de clercs de la vie commune, de chanoines réguliers à fonder. Que de travaux, de soucis, de fatigues qui sembleraient au-dessus des forces humaines quand on sait que Bernard ne pouvait négliger ses devoirs d'archidiacre ; il était resté « l'œil et la main de l'évêque », il continuait à surveiller les clercs, à distribuer les aumônes, à s'occuper des écoles, dirigeait les hôpitaux. Toute âme moins zélée pour la gloire de Dieu et le salut du prochain eût fléchi sous le poids, mais rien n'arrêtait Bernard. Nous ne sommes pas renseignés sur ses missions à cette date, mais nous savons par le manuscrit de Novare, que peu de jours avant sa mort, plus qu'octogénaire, il prêchait encore dans cette ville. Il fut vraiment, à la lettre, le Héros des Alpes, comme il en fut l'apôtre.

Une tradition raconte que les pèlerins qui avaient suivi le Héros des Alpes quand il mit en fuite les Sarrasins au Mont-Joux, furent les premiers chanoines réguliers qu'il reçut dans la nouvelle Congrégation. C'est possible. Très souvent des clercs se rendaient en pèlerinage à Rome, et peut-être y en avait-il quelques-uns parmi ceux qui furent témoins de ses hauts faits. D'autres vinrent à lui sans doute de la collégiale de saint Ours, à Aoste, peut-être de la

prévôté de Verrès, dans le même diocèse. Ceci expliquerait plus aisément pourquoi le Petit St-Bernard fut bientôt rattaché à ce couvent.

CHANOINES RÉGULIERS DE SAINT AUGUSTIN

L'hospice du Grand St-Bernard et celui du Simplon sont desservis par des religieux qui appartiennent à l'Ordre des chanoines réguliers de saint Augustin. Saint François, saint Ignace ont fondé un ordre unifié, centralisé. Par contre, le patriarche des moines d'Occident, saint Benoît n'a pas songé à établir une famille unique, avec gouvernement central ; il a seulement rédigé une règle qui fut de nature à engendrer de multiples familles, autant que de monastères, ou abbayes. L'ordre de saint Augustin n'est nullement centralisé comme les deux premiers, et, au point de vue corporatif, il ressemble à l'ordre de saint Benoît. Celui de saint Benoît est l'ordre monastique, l'autre, l'ordre canonique. La Congrégation du Grand St-Bernard et celle de St-Maurice sont deux congrégations de l'ordre canonique ; elles sont indépendantes l'une de l'autre. Les Prémontrés fondés par saint Norbert forment une congrégation centralisée de chanoines réguliers.

Du mot grec *kanon* (règle) dériverait le nom de chanoine. Ce fut du moins l'opinion reçue jusqu'à ce jour. Je mentionnerai cependant que M. le cha-

noine Dupont-Lachenal, après d'autres, considère comme plus probable que le sens de ce vocable grec serait : rôle, catalogue, liste ; chanoine, désignerait un clerc immatriculé, enrôlé, enregistré dans le clergé de telle ou telle église.

Saint Augustin, père de l'ordre canonique, est le patriarche et le législateur des clercs, comme saint Benoît celui des moines.

Le moine peut ne pas appartenir à la hiérarchie établie par le sacrement de l'ordre ; le chanoine, au contraire, de par sa nature, doit être à l'un des degrés de cette hiérarchie : il est clerc pour servir le peuple fidèle.

L'Eglise catholique impose à tous les religieux de l'ordre monastique ou de l'ordre canonique les trois vœux : pauvreté, chasteté et obéissance. Ces trois vœux sont des degrés qui nous aident à monter vers la perfection à laquelle tous les chrétiens sont appelés. La perfection, c'est la charité ou l'amour de Dieu. Un grand nombre d'âmes ne tendent pas à la perfection, retenues qu'elles sont par l'attachement aux biens terrestres, par les plaisirs charnels, par un désir immodéré d'indépendance. Le modèle absolu de la perfection, c'est le Christ. Il voulut la pauvreté pour Lui, à sa naissance, dans ce taudis misérable, dans l'atelier de saint Joseph et la pauvre maison de Nazareth, à sa mort enfin, où on

lui enleva même ses vêtements. Dénouement complet. La richesse n'était pas un danger pour Lui, mais Il savait à quels périls elle exposerait tant d'âmes, et Il voulut nous donner l'exemple du renoncement volontaire. Virginité du Christ, fils de la Vierge mère, obéissance à son père nourricier et à la Vierge Marie, obéissance aux lois mosaïques. On ne peut être un vrai chrétien sans pratiquer les *vertus* de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Le religieux fait un pas de plus, il fait vœu d'observer la pauvreté, de ne rien posséder en propre ; il fait vœu d'être chaste, s'engage au célibat. Il sait que le mariage est saint, mais la chasteté parfaite est d'un degré plus élevé. Avec un corps mortel il veut, aidé de la grâce divine, vivre d'une vie angélique. Il fait enfin le grand sacrifice de sa volonté par le vœu d'obéissance. Vertu et vœu ne sont pas synonymes : plusieurs peuvent être d'une vertu éminente qui ne se sont jamais liés par le vœu, et ceux qui ont fait le vœu peuvent violer cet engagement sacré. Il n'en reste pas moins que le vœu est un moyen de tendre à la perfection chrétienne.

L'ancienne distinction entre moines et clercs réguliers n'est plus guère que nominale. Bénédictins, chanoines réguliers, franciscains, carmes ou dominicains sont aujourd'hui des variétés de vie religieuse, des formes diverses de monachisme, me-

surant le mélange des anciennes formes monastique et canonique selon leur destination sociale. Austérité plus ou moins grande sans que la différence soit très notable. Pour retrouver la vie très rude des anciens moines, et même celle des chanoines réguliers : office chanté la nuit dans une église froide, jeûnes longs et sévères etc., il faut visiter une chartreuse, celle de la Valsainte, par exemple, dans la Gruyère ou relire les pages du *Désespéré* de Léon Bloy consacrées à la Grande Chartreuse. On réimprime les Oeuvres de J.-K. Huysmans. Qu'on relise dans : *En Route* le récit de sa retraite à la Trappe pour connaître les austérités des cisterciens réformés. Vie pénitente d'un saint Bernard plus illustre que notre fondateur, lequel n'aurait été effrayé et rebuté par aucune de ces austérités qui lui étaient familières. Ces pénitences qu'il s'infligeait à lui-même, il ne pouvait les imposer à ses disciples. Du temps que le grand patriarche des chanoines réguliers, saint Augustin, était évêque d'Hippone, il vivait avec son clergé, groupé autour de lui dans la communauté parfaite des volontés et des biens. La pauvreté du clerc régulier consistera donc moins dans la privation que dans la « communauté », la mise en commun, la « collectivité » de toute la vie.

C'est aux chanoines réguliers qu'appartient l'œuvre de la liturgie, sans exclure la pastoration,

l'enseignement des sciences sacrées surtout, les missions, etc.

J'ai largement puisé dans la belle étude : « Monachisme augustinien » du chanoine Dupont-Lachenal (*Echos de St-Maurice*, juillet-août 1930).

La congrégation du Grand St-Bernard, tout en étant vouée au service du prochain et exerçant une œuvre de miséricorde corporelle, ne renonce pas pour autant à l'œuvre de la liturgie. Elle loue Dieu sur la montagne et l'arrose du sang précieux du Calvaire. Même aujourd'hui où le nombre des pèlerins a considérablement diminué, elle continue à rester là, ne serait-ce que pour accomplir cette partie de son rôle. D'autre part, une partie des chanoines est occupée à la pastoration dans les paroisses qui lui furent données dès le douzième siècle, au plus tard. En 1177, dans une bulle du 11 juin, le pape Alexandre III s'adresse au recteur de la Maison des saints Nicolas et Bernard de Mont-Joux et il désigne 78 bénéfices appartenant aux hospices et situés non seulement dans les diocèses d'Aoste et de Sion, mais en France, en Allemagne, en Italie et en Angleterre. Saint Bernard voulait donc pourvoir au culte divin et au service du prochain. La Règle de saint Augustin ne débute-t-elle pas par ces mots : « Que Dieu soit aimé préférablement à toutes choses, et après lui le prochain, parce que ces préceptes

nous ont été donnés comme les principaux et les plus grands de la Loi. »

Je ne saurais trop conseiller à ceux qui désireraient se renseigner avec plus de détail sur les chanoines réguliers, la lecture du dernier livre de René Bazin : *Un Monastère de saint Pierre Fourier « Les Oiseaux »*. Bazin n'est plus à la mode, je le sais, mais la mode passe et plusieurs de ses livres resteront, je n'en doute pas. Le volume qu'il a consacré au saint chanoine régulier lorrain, Pierre Fourier, réformateur des chanoines réguliers et fondateur des chanoinesses régulières de Notre-Dame, est un très beau livre. Ce Vincent de Paul de la Lorraine ne fut pas seulement un grand saint, mais c'est aussi un « épistolier » prodigieux, digne d'être placé à côté des plus illustres. Il a laissé plus de mille lettres dont plusieurs sont de purs chefs-d'œuvre.

Avant la Révolution, la Congrégation de Notre-Dame comptait plus de quatre mille religieuses, réparties entre quatre-vingt-dix monastères.

SAUVETAGES

Le prieur Frossard revenait volontiers sur ce thème que les religieux qui mouraient dans l'exercice du sauvetage des malheureux perdus dans les neiges devaient être considérés comme des martyrs de la charité et qu'ils allaient tout droit au ciel. J'ai été témoin plusieurs fois du fait suivant : le prieur venait annoncer à la communauté qu'on lui téléphoniait que des voyageurs étaient en route depuis tant de temps ; ils étaient partis de la cantine de Proz, sur le versant valaisan, ou de celle de Fontinte, sur le versant italien, avant que le temps parût dangereux, ou bien contre l'avis du cantinier... Il y avait grand danger pour eux de périr... et grand danger pour ceux qui iraient à leur rencontre :

— Qui veut y aller, demandait le prieur ?

Tous demandaient à partir. J'avais manifesté plusieurs fois le désir de participer à un sauvetage et le prieur m'avait répondu :

— A la prochaine occasion vous ferez partie de l'expédition.

Une nuit, je suis réveillé en sursaut par le prieur :

— Deux chemineaux attendus ne sont pas arrivés, me dit-il ; la course offre des dangers. Si vous voulez vous joindre à l'escouade, hâtez-vous...

Je ne me fis pas prier, et moins d'un quart d'heure plus tard je rejoignis les trois prêtres et le marronnier qui allaient partir. Nuit froide. Nous dévalons la pente neigeuse... Je veux parler : on me fait un signe qui veut dire : « Gare à l'avalanche... »

Je me tais, et j'avance aussi vite que possible dans la piste faite par le chien et les premiers de l'escouade. Un ciel bas. Une lueur diffuse émane de ces neiges qui recouvrent tout. De la main gauche je tiens la lanterne fumeuse, et, dans la droite, j'ai un bon alpenstock. Nous suivons le « pion », la piste jalonnée par des pieux que nous avons placés au début de l'hiver à la place traditionnelle, à l'endroit le moins exposé aux avalanches ; la neige du « pion » est durcie à souhait et le pied s'y repose avec sûreté. A mesure qu'on progresse on élève légèrement les pieux hors de la couche neigeuse récente afin de marquer la route à suivre à tous ceux qui s'aventureront sur la montagne. S'écarter de la piste est périlleux : danger de s'enliser dans la neige, danger de couper une « gonfle », un de ces amoncellements de neige qu'un rien peut détacher de la roche où ils trouvent un point d'appui précaire.

J'essaie de lire l'heure à ma montre, mais la buée obscurcit le verre et je m'aperçois que je retarde la marche de ceux qui me suivent. Nous continuons à descendre assez rapidement. Un chanoine qui me précède me dit à mi-voix qu'on n'aperçoit pas les traces des deux ouvriers que nous cherchons ; peut-être se sont-ils réfugiés à la « cantine à Bordon ». Nous irons jusque là. La descente continue. Je reconnais la place de la catastrophe de novembre 1874. Elle m'a été longuement racontée par le clavendier, le chanoine Joseph Luisier, qui était encore un jeune homme à cette date. Le mauvais temps persistant avait retenu des marchands à l'hospice. Le troisième jour, ils voulurent absolument se mettre en route quoique le danger n'eût pas disparu. Leurs affaires les appelaient en Valais, et ils ne voulurent pas entendre raison. On ne pouvait les laisser partir seuls : cinq religieux et le marronnier se joignirent à eux. Ils atteignirent la Gorge de Marengo sans incident. Les religieux allaient reprendre le chemin de l'hospice, quand ils aperçurent une vingtaine d'ouvriers qui se dirigeaient vers le col. On les attendit afin de poursuivre le voyage de compagnie. A cinq minutes au-dessus de la morgue et de l'hospitalet (hôpital) une avalanche énorme se détacha des hauteurs et engloutit treize hommes. Ceux qui avaient échappé au péril organi-

sèrent immédiatement le sauvetage. Un doigt sortait de la neige. On dégagea le chanoine Emery, de la paroisse de Lens. Il m'a raconté lui-même qu'il avait cru son dernier jour arrivé et qu'il avait fait un acte de contrition en priant le bon Dieu de lui pardonner toutes les fautes dont il pourrait être coupable à ses yeux. Les survivants travaillèrent avec ardeur à dégager les autres. Ce fut long et malaisé. On n'avait que des bâtons pour fouir la neige.

On réussit à retrouver cinq ouvriers vivants. Impossible de remonter à l'hospice pour y passer la nuit. Sauveteurs et sauvés se rendirent à la cabane de la Pierre. Nuit bien dure pour tous. Les provisions manquaient presque totalement ; il fallut se contenter d'un peu de farine assaisonnée avec des chandelles qu'on fut tout heureux de découvrir.

On devine l'angoisse du prieur et des religieux qui ne virent rentrer personne à l'hospice. Dès que ce fut possible, le lendemain, une escouade partit à la découverte, mais elle revint sans avoir trouvé de traces des disparus. Une nouvelle escouade descendit alors, et quelle ne fut pas sa surprise de trouver un ouvrier, puis enfin, après de longues recherches, le chanoine Contard, de Sembrancher. Les deux hommes avaient repris connaissance après un long évanouissement. Le religieux avait dit à son compagnon :

— Sans doute, nous allons mourir ; il faut nous y préparer et demander pardon au bon Dieu des péchés que nous avons pu commettre.

Ils avaient prié ensemble. Le chanoine Contard portait avec lui quelques provisions qu'il partagea avec son compagnon de misère ; tous deux se mirent alors à creuser la neige et, soudain, ils furent hors de leur prison. Mais la nuit était glacée, et ils rentrèrent dans leur tanière.

On essaya de leur faire avaler un cordial, mais il était trop tard : tout leur corps était gelé. Tous deux demandent à un prêtre de les absoudre. Soutenus par les religieux, ils font encore quelques pas, mais bientôt ils s'affaissent pour ne plus se relever. Huit victimes : les chanoines Glassey et Contard, le marronnier, cinq ouvriers. Une croix de fer a été scellée dans le roc qui surplombe la Dranse pour indiquer le lieu de la catastrophe.

Tout en descendant je me souviens de ce que j'ai pu voir dans le nécrologe de l'hospice. Parfois, au printemps, sous l'abri précaire d'une roche surplombante, on a trouvé des haillons, et, à l'intérieur, une chose gluante ou parfois desséchée, des ossements... plus même des cadavres. La neige les avait recouverts. Cela n'arrive plus guère, maintenant que l'hospice est relié aux cantines par le téléphone, mais autrefois, malgré toute la diligence apportée,

des malheureux succombaient presque chaque année. Parfois, à quelques pas seulement de l'hospice. On ne les avait pas vus s'aventurer vers les hauteurs ; ils se croyaient de taille à vaincre toutes les difficultés, et, épuisés, ils étaient tombés tout près du but ; s'ils avaient crié, on les aurait entendus... mais peut-être ne pouvaient-ils plus même crier, atteints qu'ils étaient du mal de montagne... défaillances, besoin presque irrésistible de dormir... ah ! s'asseoir un instant seulement sur la neige... fermer les yeux... C'est alors l'engourdissement fatal... il faudrait se secouer, se lever, marcher. On m'a conté qu'un homme qui savait cela a marché pendant une nuit entière pour échapper à la somnolence. Il était tout près de l'hospice, au Plan de Jupiter, mais la nuit ne lui permettait pas de voir l'hospice ; il était sorti de la route et ne pouvait la retrouver. En 1796, cinq mendiants sont engloutis près de la maison. Comme tant d'autres ils s'étaient mis en route pour manger à leur faim pendant plusieurs jours ; on aurait remplacé leurs guenilles par des vêtements chauds. Accoutumés aux longues marches, ils étaient partis peu d'heures avant la nuit, sûrs de trouver un bon feu et une bonne soupe... Et ils ne virent pas l'hospice toujours ouvert. On les retrouva au début de l'été suivant... Pauvres de Jésus-Christ qui avez tant souffert ! Saint Bernard

aura été là pour vous conduire devant le Christ, votre ami et votre frère qui vous aura ouvert ses bras... Je me souviens de saint François de Sales, montant à l'hospice en 1596 : « Il se vit environné d'une tempeste si extraordinaire que ne sachant où il alloit il fut saisy d'une grande appréhension et mouroit de froid, à la fin, il arriva au monastère, plus semblable à une statue qu'à un homme vivant, et son cheval avoit aussi de la peine à le porter... Après son entrevue avec le duc de Savoye, il revint à Thonon, en passant par le Petit Saint-Bernard, pensant que l'hyver n'y seroit pas si insolent. »

Nous arrivons sans encombre à la « cantine à Bordon », et tout de suite nous remarquons la porte de l'étable entre-bâillée ; nous la poussons, et voici nos deux hommes, des chemineaux, qui se dressent en sursaut en voyant la lumière, un peu effrayés, mais bien vite rassurés de n'avoir pas à rendre compte de leurs faits et gestes à des gendarmes ou autres gens curieux. Ils expliquent qu'ils ne voyaient plus clair et qu'ils étaient fatigués. L'un d'eux grelotte sous sa veste trop mince. On apporte de la neige pour dégeler sa figure et ses mains qui commencent à s'engourdir. Vite, on les restaure et on frotte rudement notre homme. L'un de nous quitte son gilet fourré et le lui passe. Qui cède la moufle

de la main droite, qui celle de la gauche, qui un cache-nez ou un passe-montagne à ces Jean-Misère, et nous reprenons avec eux la route du col.

Arrivés au passage de Marengo, nous devons suivre une piste très étroite, glissante, et, tout à coup, me voilà dégringolant la pente. Heureusement elle n'est pas longue. Je m'affale dans la Dranse :

— Le novice est tombé, crie une voix.

On accourt, on me tend un alpenstock, et me voici sur mes jambes. Ce n'est rien. Ma lanterne s'est éteinte et on finit par la rallumer. Le chanoine Lugon me donne un cordial et l'escouade se remet en route. A deux heures ou à trois (je ne sais plus bien) nous étions de retour. Nous trouvons la cuisine éclairée et chauffée. Le prieur est là pour nous accueillir et nous demander des nouvelles de l'expédition. On nous sert une boisson chaude et c'est un plaisir de voir l'appétit des chemineaux :

— Vous pouvez faire grasse matinée, nous dit le prieur ; dormez en paix jusqu'à sept heures.

Le titre XII des *Constitutions* de la « Vénérable Congrégation des Chanoines réguliers du Mont-Joux » approuvées et confirmées par le Saint-Siège apostolique en 1438 est conçu ainsi :

« Nous voulons par cette Constitution pourvoir aux besoins des pauvres, des pèlerins et de tous ceux qui passent par cette montagne, afin qu'ils ne man-

quent point de nourriture, de vêtements et autres choses nécessaires. Nous voulons aussi que le procureur maintienne désormais à l'hospice, depuis la fête de saint Martin (11 novembre) jusqu'au mois de mai exclusivement, quatre marronniers dont deux descendront chaque jour d'un côté de la montagne, et les deux autres de l'autre côté, jusqu'aux petits hôpitaux distants chacun d'une lieue, à moins que la nécessité des passants ne requière qu'ils aillent plus bas. Ces marronniers seront obligés de leur accorder sans retard faveur et secours. »

Le nombre des *marronniers* a été réduit, la sortie journalière prolongée au delà du mois d'avril. Bien entendu, ces serviteurs sont accompagnés par des religieux, lorsque ces courses sont périlleuses.

Ce nom singulier de *marronnier* est fort ancien. Saint Odon de Cluny dans la Vie de saint Gérard croyait y voir une vieille race à moitié sarrasine, et l'hagiographe de saint Odon, à son tour, écrit ceci : « En ce lieu des Alpes, habite une certaine race d'hommes qu'on appelle *Marronniers*, marrones. Je pense que ce nom tire son origine de la province voisine de Maurienne. »

Peu à peu, les serfs maures de ces montagnes soumises à la croix, soumirent aussi leurs âmes, et la race a changé de couleur ¹.

¹) J. Guillermin, *Le Grand St-Bernard*, Etudes, 20 février 1914.

Ce nom de *marronnier* est sans doute beaucoup plus ancien, à l'hospice, que le XV^{me} siècle, comme aussi celui de *clavendier* (claviger) donné à l'économe.

Voici quelques lignes du titre VIII :

« Il est statué que l'un des frères sera aumônier, ce qu'on nomme d'ordinaire *chérîté* (ce nom n'est plus en usage)... Qu'il s'occupe diligemment du moment où sont arrivés les voyageurs. Si c'est avant le dîner, qu'il demande pour eux au *clavendier* pain, vin et pitance, suivant l'exigence du temps et du jour. Si les voyageurs arrivent après le dîner et veulent passer la nuit, que l'aumônier leur demande s'ils ont faim et soif et leur obtienne une demiration. Le souper leur sera servi comme il a été dit pour le dîner. Le lendemain, s'ils ne peuvent partir à cause du mauvais temps, qu'on les retienne et qu'on ne leur permette pas de s'en aller ; qu'on continue à les bien traiter. Lorsque le temps est beau, on leur donnera les marronniers pour les accompagner jusqu'à ce qu'ils soient hors de tout danger, et nous voulons que cela soit observé à l'égard de tous les passants. S'il se trouve par hasard quelques voyageurs pressés qui ne veulent pas s'arrêter à l'hospice, l'aumônier doit leur donner, s'ils le désirent, un quart de pain, une demi-livre de fromage, une chopine de vin et un bouillon. »

N'est-il pas opportun de rappeler à propos de l'hospitalité, œuvre à laquelle notre Congrégation est vouée, ces belles paroles de saint Augustin dont nous observons la Règle :

« Nous vous en prions, nous vous en conjurons, soyez doux, compatissez à ceux qui souffrent, soulagez les infirmes : et dans ce temps où il y a tant de voyageurs dans la peine, que votre hospitalité soit généreuse, que vos bonnes œuvres surabondent. » Serm. LXXXI.

Ces paroles et d'autres semblables m'étaient d'un puissant réconfort pour supporter les fatigues du noviciat : le froid de la cellule obscure et les nuits douloureuses dans cette espèce de cave, des scrupules torturants, la privation des douceurs sensibles de la piété des premières semaines, des différences de caractères qui amènent des heurts inévitables au sein de toutes les familles et qui ne peuvent pas ne pas exister, même dans les communautés religieuses ferventes. J'aurais voulu faire des progrès plus rapides dans le chemin ardu de la perfection, et je constatais, non sans un peu de dépit, que je n'avançais guère ; je reculais peut-être. Ma consolation, c'était de participer à ce service du Christ dans ses membres, service exercé depuis tant de siècles sur cette montagne... que d'hommes avaient été soulagés et avaient échappé à la mort grâce à

cette institution chrétienne, que d'âmes peut-être avaient été touchées. Avant mon départ, ma mère m'avait bien recommandé de me souvenir chaque jour dans mes prières de son père que j'avais connu. Qu'aurait-il pensé, ce fougueux radical qui avait joué un rôle dans cette tragédie, quand ce parti spolia les maisons religieuses du Valais et voulut même un instant remplacer les religieux du Grand St-Bernard par un aubergiste, qu'aurait-il pensé s'il avait pu prévoir que son petit-fils ferait partie un jour de cette congrégation qu'il voulait proscrire ? En relisant, pour écrire ces pages, le livre de Mgr Luquet¹, envoyé extraordinaire et délégué apostolique en Suisse, je trouve la liste des députés au Grand Conseil qui votèrent, le 29 janvier 1848, le décret contre les droits et privilèges du clergé. Presque immédiatement après le nom de celui que j'ai connu et aimé, que j'aime et pour qui je prie chaque jour : Maurice-Antoine Cretton, de Martigny-Bourg, je vois le nom de Joseph Abbet, de Fully... n'est-ce pas celui du père de Mgr Jules-Maurice Abbet, évêque de Sion ? Je retrouve encore les noms de plusieurs députés dont les petits-fils sont entrés aussi dans l'état ecclésiastique. Cela me fait penser à Ernest Psichari, le petit-fils de Renan, qui serait devenu Frère-Prêcheur, s'il n'était pas tombé,

¹) Études historiques, *Le Grand Saint-Bernard*, 1849, Paris.

le chapelet enroulé autour de son poignet, sur le champ de bataille, au début de la grande guerre. Je me souviens de l'*Immolé* de Baumann, qui se sacrifie pour l'âme de son père suicidé. Pour Dieu il n'y a pas plus de passé que d'avenir, mais le présent seulement, et pour une œuvre bonne faite des centaines ou même des milliers d'années plus tard, il peut, dans sa miséricorde infinie, accorder la grâce du repentir à une pauvre âme qui ne songe pas à solliciter le pardon. Consolante pensée de la communion des saints qui m'a aidé à supporter les épreuves...

Mon noviciat s'achevait, et voici que je tombai malade. Le clavendier, le chanoine Joseph Luisier, me conduisit à Aoste. Le médecin me prescrivit un régime et ma santé s'améliora bien vite. Je demeurai cependant quelques jours à la ferme de Mont-Cenis qui domine la ville d'Aoste. Cette ferme, je le savais, fut achetée par le prévôt, Mgr Filliez, quand il dut s'enfuir du Valais où sa vie n'était pas en sûreté, et c'est là qu'il passa ses dernières années.

LA SÉQUENCE DE SAINT-BERNARD

Le missel « Bodecensis », précieux manuscrit, nous donne la séquence de l'Apôtre des Alpes :

Confessoris egregii — Celebamus, nos socii, — Bernardi solemnia...

Du glorieux confesseur, — Célébrons, nous ses compagnons, — La solennité de Bernard... Remarquons ces mots : *nos socii*, nous ses compagnons. On peut en conclure sans témérité que l'auteur du poème est un chanoine de l'hospice, un contemporain peut-être du fondateur. Il raconte sa vie : noblesse de sa famille, enfance pieuse, prédications à Aoste et au loin, jeûnes, austérités, amour de la pauvreté, construction de l'hospice :

« Domum fecit charitatis — Ubi data dantur gratis — Nec quaeruntur praemia... Il a établi une maison de charité — Où tout se donne gratuitement — sans chercher de récompense. »

L'âpreté du climat est décrite, mais là-haut est un asile pour tous : « Illa domus semper patet — Procurator nunquam latet — Propinans cibaria. » Cette maison est toujours ouverte — l'Econome ne se cache jamais, — Il donne des aliments ».

Suivent les prodiges du thaumaturge et le récit de son entrevue avec le roi Henri, roi inique qui veut perdre le pape et assiéger Rome : « Il détourne le roi de ce crime — il le menace de châtiments — lui montre une issue malheureuse. »

Quel est ce roi Henri, roi inique ? Le manuscrit de Novare découvert récemment nous le dira. La plupart des paléographes le placent au XII^{me} siècle. A lire ce panégyrique prêché sans doute à Novare même, on a l'impression de faits récents. En voici les dernières lignes : « Pendant sa vie mortelle, il (Bernard) jouissait de la compagnie des bienheureux, ainsi que nous l'assurent ses compagnons... » Le panégyriste a peut-être connu les compagnons du saint dont il rapporte le témoignage. Écoutons ce prédicateur. « Après avoir illustré les montagnes de Novare par ses prédications, saint Bernard continua son chemin, prêchant partout la parole de Dieu, dans les châteaux, les villes, les villages qu'il traversait. Il vint jusqu'à Pavie, où se trouvait en ce moment le roi Henri (peut-on appeler roi celui dont la conduite est mauvaise ?) occupé à rassembler son armée ; ce mauvais roi se proposait de marcher sur Rome pour punir le pape Hildebrand (tel était son nom de baptême, mais en raison de sa dignité il s'appelait Grégoire) ; c'était un bon pasteur, veillant avec soin sur le troupeau de Jésus-Christ,

afin de le préserver de la morsure des loups. Saint Bernard, ayant eu connaissance des desseins criminels du roi Henri, se rend auprès de ce dernier pour le détourner de son projet, mais ne parvenant pas à le dissuader, il lui tint ce discours : « Seigneur, vous êtes libre de marcher sur Rome, mais sachez que rien n'arrivera selon vos désirs ; bien plus, vous subirez une défaite honteuse. »

C'est ce qui arriva ; le roi Henri, voyant son armée décimée par la mort fut réduit à lever le siège de Rome, et s'en retourna avec un petit nombre de soldats malades, après avoir perdu la plus grande partie de ses troupes.

Ce roi Henri est donc le César germanique Henri IV, et cette entrevue qui eut lieu quelques mois seulement avant la mort du saint nous donne la date de ce décès : 1081. La hardiesse de l'Apôtre des Alpes à se présenter devant le souverain s'explique aisément, puisqu'on sait qu'en 1077, quatre ans plus tôt, Henri IV avait franchi le col, où depuis une quarantaine d'années environ, s'élevait « l'hôpital de saint Nicolas ». La grande diète nationale d'Augsbourg allait se réunir sous la présidence du pape, et l'on procéderait à l'élection d'un nouveau souverain si Henri se refusait à un accommodement. Par ses violences, il avait retourné contre lui les forces de l'empire, et se sentant perdu, il voulait

apitoyer Grégoire VII qu'il avait fait déposer par un pseudo-concile. Presque tous les passages des Alpes étaient gardés par ses ennemis, excepté les Alpes pœnines. L'hiver était rigoureux. Le prince et sa suite atteignirent le col avec l'aide des montagnards. A la descente sur l'Italie, la reine et les femmes de sa suite furent couchées sur des traîneaux faits avec des peaux de bœufs. La plupart des chevaux périrent avant d'atteindre le col. A la descente, on attacha les uns sur des machines construites à la hâte et traînées à bras d'hommes, on fit glisser les autres sur la neige après avoir lié leurs jambes, mais presque tous furent hors de service.

Le roi ne pouvait avoir oublié son passage à l'hospice. Bernard se présente devant Henri IV, qui avait franchi les Alpes une seconde fois, à la fin de mars 1081 ; il s'était fait couronner roi de Lombardie à Milan. Bernard n'est pas écouté, et le 21 mai Henri IV était devant Rome, mais les portes ne lui furent pas ouvertes, comme il l'espérait. Il n'avait pas apporté de machines de siège, et, dès le mois de juin, il dut se retirer.

La démarche de saint Bernard avait échoué, mais elle nous éclaire sur son attachement à la Chaire de saint Pierre. Cet attachement se retrouve au reste dans la vie de tous les saints. Le cardinal Newman a écrit ces lignes qui conviennent surtout au dixième

et au onzième siècles : « Constamment l'Eglise est en état de faiblesse. Constamment, elle porte dans son corps la mort de Jésus afin que la vie de Jésus se manifeste aussi dans son corps. » Léopold Levaux qui cite ces paroles dans son beau volume : *Léon Bloy*, ajoute : « C'est une propriété qui lui est essentielle, due à sa vocation de rédemptrice. C'est dans l'Eglise que le mal est le plus visible parce que c'est là qu'il est le plus ardemment combattu. » « Elle ne peut jamais demeurer en dehors du cercle du mal » (Moehler). De même que son Maître n'est pas venu pour ceux qui se portent bien, mais pour les malades, elle aura toujours ici-bas des malades, des parties malades dans les membres et dans la tête.

A cette époque troublée combien d'œuvres chrétiennes : celle de saint Bernard, une autre encore qui intéresse l'histoire de la Suisse : douze moines d'Einsiedeln, en 1066, repeuplent l'abbaye abandonnée de Hirschau. Ce monastère devint bientôt, sous la direction de l'illustre et saint abbé Guillaume, un des premiers établissements monastiques de l'Europe. Cette abbaye essaima et fonda vingt-trois monastères ; soixante-quatorze autres furent régénérés par elle. Congrégation magnifique du sud de l'Allemagne, elle s'était inspirée des règles de Cluny. Et comment ne pas admirer Cluny dont dépendent plus de deux mille monastères (la Suisse

ici encore peut dire leurs bienfaits et fut embaumée du parfum de leurs vertus) ; Cluny, ce « paradis sur terre » comme l'appelait saint Pierre Damien, le grand ascète, le redoutable adversaire de toutes les corruptions ; il ajoutait : « le jardin des lis et des roses, l'arène des combats célestes, la moisson du ciel. »

C'est enfin un noble seigneur comme Guillaume de Hirschau, saint Bruno de Hartenfaust, qui fonde, en 1084, l'ordre austère de la Chartreuse qui n'a jamais eu besoin de réforme. Lui aussi vécut pendant le règne de ce grand calomnié, saint Grégoire VII, qui pouvait dire en mourant : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, voilà pourquoi je meurs en exil. » Libérer l'Eglise de ses ennemis intérieurs par la lutte contre l'inconduite et la simonie ; la libérer de ses ennemis extérieurs par la lutte contre les investitures laïques : c'est toute l'œuvre de son pontificat. « Pour arracher les ministres de l'Eglise à la suprématie temporelle, a écrit le protestant Voigt, il fallait élever l'Eglise au-dessus de l'Etat. » Au moyen âge, dit un autre historien étranger à la foi catholique, l'indépendance de l'Etat n'était pas possible ; elle aurait entraîné la dépendance de l'Eglise, et la force brutale aurait dominé la puissance de l'âme.

Reprenons le manuscrit de Novare : « Après un court séjour à Pavie, le serviteur de Dieu se mit en

route pour Novare, et il y arriva le jour même où l'on célébrait la vigile de saint Laurent... La nouvelle de l'arrivée du saint ne fit qu'augmenter la joie des fidèles... saint Bernard se rendit au monastère du saint martyr et y reçut l'hospitalité. Mais voilà qu'il se sent indisposé (car le moment était proche où son âme allait sortir de la prison de son corps) ; malgré son malaise, il adresse la parole au peuple ; la fièvre se déclare bientôt et fait des progrès si rapides que le saint, à bout de forces, se voit obligé de se mettre au lit (lui qui habituellement ne s'en servait même pas pour le repos de la nuit) ; il y resta six semaines : son infirmité ne l'empêchait pas de donner des conseils salutaires, car un grand nombre de personnes de toute condition s'empressèrent aussitôt d'accourir à son lit de mort ; campagnards, nobles, citadins, clercs et laïques, tout le monde venait chercher auprès de lui aide et conseil. Il les conseillait tous avec douceur et bonté, consolait les affligés, ranimait les faibles et les renvoyait chez eux forts et joyeux... Pendant sa maladie, il se confessait publiquement deux fois le jour selon son habitude... pour se conformer aux préceptes de l'Evangile : « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie éternelle en vous » et : « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé », il

recevait chaque jour le Corps et le Sang de Notre Seigneur. C'est ainsi qu'il vécut saintement jusqu'au dernier soupir, et il n'y a pas de doute que son âme ne se soit envolée au ciel aussitôt après sa mort. Pendant sa vie mortelle, il jouissait de la compagnie des bienheureux, ainsi que nous l'assurent ses confrères ; il est donc naturel qu'il soit maintenant uni à leur joie éternelle. »

LE THAUMATURGE

Les Actes des apôtres (XIX, 11, 12) rapportent ce fait : « Et Dieu faisait des miracles extraordinaires par les mains de Paul, au point qu'on appliquait aux malades les mouchoirs et les linges qui avaient touché son corps et les malades étaient guéris de leurs maladies, et les esprits mauvais étaient chassés. »

Les prodiges n'ont jamais cessé dans l'Eglise ; elle considère comme des reliques non seulement les corps des saints, ces corps unis à une âme qui fut le temple du Saint-Esprit, ces corps qui doivent ressusciter glorieusement au dernier jour, mais aussi les objets qu'ils ont employés, et nous voyons dans ce passage des Actes que Dieu s'est servi des mouchoirs et des linges de saint Paul pour opérer des miracles. Nous ne devons pas être surpris que Dieu se soit servi aussi des reliques de saint Bernard de Menthon, son fidèle serviteur, pour opérer pareillement des prodiges. Ils furent innombrables. Un grand nombre ont été consignés et sont attestés par des actes authentiques. L'un de ses biographes, Jean de Ceylan écrit : « Qui omnia miracula colligere

vellet, plura et plus mille reperiret. » On en trouverait plus de mille, assure-t-il. Ils se multiplient à sa sépulture. Bernard a demandé à être inhumé au Mont-Joux, mais les bénédictins et le peuple de Novare ne veulent pas se dessaisir des précieuses reliques. Les chanoines du Grand St-Bernard qui réclament le corps de leur fondateur ne sont pas écoutés. Au quinzième siècle on a encore un écho de leurs réclamations, et pour empêcher un enlèvement, le corps est transféré de l'église de saint Laurent dans la cathédrale, sous l'autel majeur. En 1552 cette église antique est démolie et une nouvelle translation des reliques à la cathédrale a lieu. Dix ans plus tard, on les place dans une châsse plus belle...

Mais revenons aux miracles et contentons-nous d'en signaler quelques-uns d'une date relativement récente et dont les procès-verbaux se trouvent aux archives de l'hospice. Je ne parlerai que de faits relatifs à la Suisse. En 1614, le 5 mai, à Martigny-Bourg, à la suite d'un vœu, un grenier reste intact aux milieu des flammes. Le notaire Hugon, les syndics et quatre témoins attestent le prodige par leur signature. Trois ans plus tard, en 1617, Monthey est menacé d'une entière destruction par les flammes. Plusieurs personnes invoquent saint Bernard, et soudain les flammes prennent une autre direction et

s'éteignent aussitôt. A noter que la maison où le chanoine Jacques Bigay, quêteur de l'hospice, avait déposé les produits de sa quête fut épargnée quoique toutes les maisons qui l'entouraient eussent été la proie des flammes. La déclaration fut dressée à la requête des hommes de Monthey.

Faveurs de même genre à Fribourg, en 1620, en 1630, en 1651.

En 1628, guérison du fils de Jean Clet, notaire à Gruyères... Il me serait facile d'allonger cette liste, mais il faut être bref. Je renvoie à la lettre de S. S. le pape Pie XI qui a fait de saint Bernard le patron des régions alpestres et des alpinistes. Un bon nombre, espérons-le, s'adresseront à l'apôtre des Alpes et lui demanderont de les secourir dans leurs expéditions. Quelques chauffeurs ont eu l'excellente idée de placer sa médaille bénite à l'avant de leur voiture. Un exemple à suivre. Saint Bernard de Menthon est un thaumaturge qui pourra protéger les voyageurs par son crédit auprès du Tout-Puissant. Sa médaille vaut mieux que tous les porte-bonheur.

* * *

RENDEZ A CÉSAR CE QUI EST A CÉSAR ET A DIEU CE QUI EST A DIEU

Sentence divine qui résumerait l'histoire de l'Eglise et qui pourrait résumer aussi celle de l'hospice de saint Bernard. Lutte pour l'indépendance de l'Eglise contre les rois, les empereurs, les comtes de Tusculum et les autres potentats, caractérisée surtout par saint Grégoire VII, le grand adversaire des investitures laïques. On appelait investiture, dans la langue juridique du XI^{me} siècle, la mise en possession d'une charge ou d'un bien quelconque. Cette investiture se faisait par la tradition symbolique d'un objet : d'une touffe de gazon ou d'une motte de terre pour la mise en possession d'un domaine ; par la crosse et l'anneau, pour un évêché ou une abbaye.

Les rois et les seigneurs, bienfaiteurs d'une église ou d'une cathédrale, avaient mis en possession par les symboles traditionnels les titulaires de ces édifices canoniquement élus, mais peu à peu ils en vinrent à réduire l'élection canonique à un vain simulacre et même à la supprimer complètement. Au lieu de voir d'abord en la personne de l'évêque

ou de l'abbé le chef d'une église ou d'un monastère, le souverain laïque aperçoit surtout en lui le détenteur d'un domaine et d'une seigneurie. Ils les livrèrent souvent à des fils de riches familles, ils en trafiquèrent honteusement. Ces prélats indignes vendaient à leur tour les charges inférieures.

Dès que les hospices de saint Bernard furent fondés, les dons affluèrent. En 1146, le pape Eugène III accorde les plus grandes faveurs à cette oeuvre. Le 17 juin 1177, une bulle du pape Alexandre III énumère 78 bénéfices appartenant à l'hospice et situés en Italie, en Suisse, en France, en Allemagne et en Angleterre.

Dans plusieurs églises les évêques avaient ordonné de bien accueillir les quêteurs des hospices. Le concile de Lyon, en 1217, les recommande instamment à la charité des fidèles.

Les princes ne sont pas moins favorables. Les empereurs Frédéric Barberousse, en 1176, et Henri VI en 1180 « prennent la maison hospitalière de saint Bernard au Mont-Joux sous le bouclier de leur protection » ; ils édictent des peines sévères contre quiconque attenterait aux biens de l'hospice, et les déclarent coupables de lèse-majesté.

En 1189, le comte Thomas de Maurienne accorde au prévôt Pierre les bois de la vallée de Ferret. La Maison de Savoie dote et protège l'hospice...

protection qui finit dans les siècles suivants par se changer en droit de patronat, et qui fut bien funeste.

Corneille disait de Richelieu :

*« Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien. »*

On serait tenté de répéter ce distique. Que de bien nous a fait cette Maison de Savoie ! En 1125, en 1137 déjà on mentionne ses largesses. Le comte Edouard, en 1324, qui accorde au prévôt, Guillaume II de Thora, noble valdotain de Sarrod, l'un de ses sujets, l'omnimode juridiction sur les hommes de Lugrin, dans le Bas-Chablais ; Amédée VII donne le château Verdan à Saint-Oyen à Aimon de Séchal de Tarentaise qui avait été élu prévôt en 1374 par le chapitre de Meillerie. Ce prélat avait obtenu le titre de patriarche de Jérusalem, et il devint archevêque de Tarentaise. En 1397, il donna à l'hospice une épine de la couronne du Sauveur.

Le successeur de Aimon de Séchal fut Hugues de l'Arc, 1393. Il fut l'ami et le conseiller d'Amédée VIII, le premier duc de Savoie ; il intervint souvent dans les alliances et traités conclus par le prince.

Faveur dangereuse qui fera sous peu de la prévôté un apanage de la Maison de Savoie. En 1417, Hugues de l'Arc résigne la prévôté en faveur de

son neveu Jean de l'Arc, et celui-ci le nomme son vicaire général. Amédée VIII devient l'antipape Félix V et il fait de Jean de l'Arc, archevêque de Tarentaise, un cardinal. A cette date le prévôt disposait seul des collectes et des aumônes, ce qui était abusif ; il avait en outre en propre des fonds étrangers à la communauté. Mais voici que ce grand seigneur à la cour du duc de Savoie (je veux parler de Jean de l'Arc) en 1437, veut réformer la Congrégation avant de devenir un pseudo-cardinal, par la grâce de l'ex-prieur de Ripaille. Amédée VIII était de bonne foi, semble-t-il, en acceptant la tiare offerte par le conciliabule de Bâle (il n'était plus que cela à cette date) et Jean de l'Arc l'était peut-être aussi. Il voulut donc faire des réformes, surtout en ce qui concerne la pauvreté ; il eut été opportun de commencer par lui-même... Il est dur à la nature humaine d'accepter ce dépouillement entier ; de ne point attacher son cœur aux biens de la terre, surtout quand on doit conserver l'administration de ces biens, comme c'est le cas des bénéficiers. Afin d'aider l'hospice « la maison des pauvres » à remplir son rôle, les bénéfices avaient afflué, peu après la fondation. Après l'entretien honnête du bénéficiaire, le surplus devait être versé à l'hospice, mais combien il devenait dangereux de dépasser la mesure en considérant le superflu et même le luxe

comme nécessaire. Alors que les religieux des deux hospices fondés par saint Bernard acceptaient les sacrifices et la vie dure, l'observance, des trois vœux « ces trois clous qui attachent à la croix du Sauveur les vrais religieux », les autres, du moins un nombre assez grand des bénéficiers, en prenaient à leur aise avec le vœu de pauvreté. Jean d'Arci entreprit donc une réforme en 1437... Citons quelques *préceptes prohibitifs*. On n'admettra plus novice, religieux, convers sans le consentement du prévôt. On ne recevra plus de présent pour admettre au noviciat, à la profession. On n'enverra personne aux ordres, à la juridiction sans les lettres du prévôt. Aucun ne pourra permuter, résigner, unir des bénéfices à des religieux étrangers, ni tenir dans sa maison des servantes et personnes du sexe, si elles n'ont pas l'âge prescrit par les canons ; ni s'adonner à la chasse, ni danser, fréquenter les tavernes... porter des armes à feu, exiger des amendes pécuniaires pour les délits.

PRÉCEPTES AFFIRMATIFS

On portera la tonsure, le surplis tant à l'église qu'au dehors ; on évitera les rapines, les vols, les brigandages, la simonie, les sacrilèges, l'usure... On fera honneur aux obsèques des prévôts et béné-

ficiers, selon leur qualité et la quantité de leurs avoirs ; on partagera leurs dépouilles, moitié au monastère, moitié aux successeurs, et la juste part au prévôt. On conservera les fondations, legs et achats que les bénéficiers auraient faits en faveur de leurs résidences. On établira dans les quatre langues ou départements de l'ordre des examinateurs, directeurs pour réformer, corriger, punir et instruire les religieux. On se confessera deux fois la semaine ; les bénéficiers recevront au moins une fois l'an leurs confrères qui seront en voyage ; s'ils demeurent plus d'un jour, ce sera aux dépens des voyageurs et à la recommandation cependant et à la charité de leurs hôtes... »

On s'étonnera du précepte de faire honneur aux obsèques des prévôts et bénéficiers ...« selon la quantité de leurs avoirs » et on trouvera la recommandation peu chrétienne, à moins que le sens n'indique d'honorer ainsi les économes qui ont ménagé les avoirs du monastère... La « juste part au prévôt » ne nous surprend pas quand on sait qui présida le chapitre réformateur. L'établissement des examinateurs est à louer, mais on s'étonne de l'ignorance de quelques-uns ; on est surpris à propos d'une hospitalité si mesquine envers les confrères en voyage. Pour plusieurs points une réforme des mœurs était nécessaire.

Une vingtaine d'années après la démission du prévôt Jean de l'Arc, le chapitre ne peut faire reconnaître Jean de Solacio qui a été élu, et la Maison de Savoie impose comme supérieur François de Savoie, fils du duc Louis. Le prévôt étant encore mineur, c'était le duc qui administrait les revenus de l'hospice. Les religieux qui habitaient l'hospice étaient réduits à tant de privations qu'ils durent se plaindre au pape ; celui-ci chargea l'abbé de Saint-Maurice de mettre bon ordre aux abus. En 1475 le prévôt de Savoie est nommé archevêque d'Auch ; il meurt en 1490 et les chanoines du Grand Saint-Bernard élisent un de leurs confrères, Philippe de Chafardone, prieur de Martigny, mais on leur impose Louis de Savoie, comte de Bresse, puis c'est Philippe, frère du précédent, âgé de sept ans. Il renonce en 1510 à l'état ecclésiastique pour épouser Charlotte d'Orléans. Jean de la Forest, grand aumônier et conseiller intime du duc, le remplace. Le cardinal Schinner se plaint au pape Jules II de la série interminable des prévôts commendataires « tous ennemis de la république valaisanne et sangsues de ce monastère hôpital »... il demandait la commende pour lui et son neveu, du moins le tiers ou le quart des revenus, pour qu'il puisse en même temps faire du bien au monastère. Il montre le triste état dans lequel il se trouve par la faute de ces prélats commen-

dataires « sans discipline et presque sans religieux et sans officiers, et que les passants, à défaut des marronniers et de secours périssaient misérablement sur la montagne, ou étaient fort mal traités dans l'hôpital, lequel, quoique fort riche, n'avait à leur présenter que malpropreté... maison malsaine et qui tombait en ruines, où les religieux les plus utiles, accablés de rhumatismes, d'hydropisies et d'autres infirmités contractées au service du public, se sacrifiaient sans espérance de récompense, puisque les prévôts commendataires ne donnaient les bénéfices qu'à ceux qui ne les méritaient pas, à des jeunes gens ignorants et vicieux, à de vils flatteurs de la puissance prévôtale. » Forte exagération, on n'en peut douter. Schinner n'obtint pas ce qu'il demandait, et enfin le concile de Trente supprima partout le fatal abus de la commende, mais la Maison de Savoie perpétua la dignité de coadjuteur (avec droit de succession) et elle disposa à son gré de cette dignité malgré la résistance des religieux et même celle du Saint-Siège. De fait rien n'était changé.

Parfois on se croirait presque revenu à l'époque des Sarrasins ; on pille le bien des pauvres. On avait pu dire du dernier prévôt commendataire, René Tollens (1563-1586) : *Tollenus omnia tollens*. Sept mille écus d'or avaient servi à enrichir un neveu. Sous ce gouvernement le duc de Savoie fut

contraint de dire « l'état de la maison est si déplorable qu'elle est en danger de sa totale ruine *au très grand préjudice de notre service...* » L'intérêt seul de la dynastie touche le prince, pas un blâme à l'adresse de ce seigneur qu'il a imposé à l'hospice. Dans un chapitre présidé par l'évêque de Sion, Hildebrand de Riedmatten, Tollein est condamné à des restitutions considérables ; il s'en étonne et répond : « Qu'il avait suffisamment baillé aux claustraux, en leur laissant toutes les offrandes des passants. » Il se croit donc en règle avec sa conscience pour n'avoir pas extorqué de force les aumônes annuelles... Les choses n'allèrent guère mieux sous plusieurs de ses successeurs, nommés coadjuteurs par le duc : Tellier qui aliéna bénéfices et dîmes et fut enfin mis en prison par le nonce de Turin, Viot qui écrivit une vie de saint Bernard passablement romancée, mais d'un style qui fait songer à celui de saint François de Sales. Il écrit mieux qu'il n'agit. Les religieux poussés à bout réclamèrent de nouveau la libre élection du prévôt. Pour comble d'infortune, en 1577, un incendie dévore le vieil hospice : non seulement perte matérielle, mais combien de documents et de souvenirs perdus dans ce sinistre. On se met courageusement à l'œuvre, l'hospice est reconstruit, puis un oratoire. On le trouve insuffisant, et, en 1689, l'église actuelle est consacrée. Le

prévôt est alors Antoine Norat, chanoine du Grand Saint-Bernard et quoiqu'il revête les charges de conseiller et d'aumônier du duc, il ne suit pas les exemples funestes de ses prédécesseurs.

LA SÉPARATION

Peu de jours après mon arrivée à l'hospice j'entendis parler de cette séparation... mot mystérieux dont je demandai l'explication : en 1752, le pape Benoît XIV fulmina la bulle de séparation: au Piémont, puissance séculière représentée par la *Sacrée Religion et Ordre militaire des saints Maurice et Lazare*, étaient attribués tous les biens situés en deçà des Alpes, et les religieux opposés aux constitutions, sujets sardes, étaient sécularisés ; les religieux valaisans et les partisans de la réforme régulière, étaient maintenus en possession de l'hospice du Grand Saint-Bernard et des biens restants, au nord des Alpes. Opération chirurgicale douloureuse, mais qui sauva l'indépendance des chanoines et rétablit la vie régulière impossible avec le régime précédent. La lutte pour la libre élection du prévôt et l'observance régulière avait été longue. Le héros de cette campagne fut le prévôt Louis Boniface, originaire de Formion, dans la vallée d'Aoste. Chanoine de l'hospice, il fut longtemps coadjuteur. Il veut remettre en honneur les constitutions de 1438, approuvées par le Saint-Siège, celles qui nous régissent à l'heure actuelle. Aux partisans de la vie

régulière s'opposèrent immédiatement les anticonstitutionnels. Les hospitaliers de la montagne étaient surtout les tenants de la règle, les riches bénéficiers ne voulaient pas entendre parler de réforme. Le prévôt Boniface ne vécut pas assez longtemps pour voir le triomphe de ses idées, mais elles finirent par prévaloir, malgré une réaction violente qui suivit sa mort prématurée. Après ce décès, le bon combat fut mené par François Michellod, prieur claustral, nommé administrateur général de la prévôté par Clément XII de 1735 à 1753. Il mourut prieur de Martigny en 1758 « canonisé à sa mort par le peuple » assure Chrétien des Loges.

Par cette bulle de Benoît XIV la Congrégation perdit le Petit St-Bernard, des prieurés, des cures avec leurs biens, droits et rentes évalués à 3240 ducats d'or. La bulle fut exécutée avec une violente âpreté.

C'était enfin l'indépendance du pouvoir civil, mais la pauvreté et presque la misère. L'administration fut sage, et il fallut des prodiges d'économie. Grandes dépenses pour le passage de l'armée du Premier consul ; des 36.000 francs envoyés de Paris, 18.000 seulement arrivèrent à l'hospice qu'il fallut repourvoir des objets les plus indispensables en linge, comestibles et mobilier. Vingt-cinq ans plus tard le vide fait à l'établissement par le passage de l'armée n'était pas encore comblé.

Pendant son séjour à la maison prévôtale de Martigny, le Premier consul avait eu de fréquentes conversations avec Mgr Luder qui occupait le poste de prévôt depuis 1775 ; il lui parlait de l'institution hospitalière ; il s'informait des accidents auxquels le voyageur était exposé, des soldats français, enfin, qui y avaient passé l'année 1799 et avaient eu de fréquentes escarmouches avec les avant-postes ennemis stationnés à Saint-Rémy. Les questions de Bonaparte étaient celles d'un homme informé, mais qui ne veut rien laisser deviner de sa pensée. Sans doute songeait-il aux nouveaux hospices qu'il se proposait de créer au Simplon et au Mont-Cenis et dont il voulait imposer la charge aux chanoines du Grand St-Bernard, mais en supprimant leurs vœux. Ses préjugés lui faisaient commettre la même erreur qu'aux législateurs qui ont cru que des infirmières laïques remplaceraient avantageusement les bonnes sœurs des hôpitaux. Il demanda si la République avait fait passer quelques secours depuis deux ans ; il en avait donné l'ordre. Mgr le prévôt dit que rien n'était arrivé :

— Sans doute c'est allé au diable avec tant d'autres choses, répliqua le général.

« L'argent envoyé au dernier moment pour réunir une grande quantité de pain, de fromage et de vin pour les troupes » dont parle Thiers dans son His-

toire du Consulat et de l'Empire n'est qu'une légende.

Napoléon avait donné ordre aux chanoines du Grand St-Bernard de desservir deux nouveaux hospices : celui du Simplon et celui du Mont-Cenis. Ce dernier, sur la demande du prévôt, Mgr Luder, fut confié provisoirement à des religieux d'une autre congrégation, car le nombre des chanoines du St-Bernard n'était pas assez grand au début du XIX^{me} siècle. On n'occupa jamais cet hospice.

Dès 1801, Mgr Luder envoya des religieux au Simplon ; ils occupèrent « l'ancien Hospice », un château appartenant à la famille Stockalper. En 1810, sous le prévôt Rausis, on commença la construction de l'hospice actuel. Arriva la chute de Napoléon et le bâtiment n'était encore qu'au premier étage. Longue interruption, longues discussions avec le gouvernement du Valais. La Congrégation du St-Bernard achève l'hospice l'année de la mort du prévôt Genoud, en 1830 ; le même avait élevé d'un étage la maison mère. Son sucesseur, Mgr Filliez installe les chanoines en 1831 dans l'hospice du Simplon enfin achevé. Lui-même, je l'ai dit, avait dû quitter le Valais. Epoque troublée, confiscation d'une partie importante des terres que l'hospice possédait en Valais, et en outre une indemnité de guerre de 80.000 francs. Il meurt en 1865. Le calme

et la paix sous le gouvernement paternel de Mgr Deléglise, auquel succède en 1888 Mgr Bourgeois. Presque octogénaire, dans sa verte vieillesse, il a eu la joie d'envoyer des religieux aux confins de la Chine et du Thibet pour y fonder un hospice qui sera ouvert à tous : Chinois et Thibétains, païens et chrétiens, troupes régulières et troupes de brigands pour montrer à ces peuples plongés dans l'ombre de la mort que le Christ vit, surtout par l'exemple de la charité chrétienne, qu'Il règne, que lui seul peut les sauver ; des pionniers planteront la croix sur la montagne : *O crux ave, spes unica !*

Après une heureuse traversée, le 20 décembre 1930, les deux chanoines Melly et Coquoz arrivaient au Tonkin et partaient pour Yunnan-fu, chef-lieu de la province du Yunnan aussi grande que la France.

A Weili-Chou, petite ville du Setchouen, ils furent rejoints par un missionnaire des Marches thibétaines. Ils traversèrent une région assez peu sûre par suite des invasions des tribus indépendantes des Lolos.

Trois soldats chinois les accompagnaient, mais ils s'esquivèrent au moment du danger. Les explorateurs arrivèrent en skis au col du Sila (4 200 m.) qui conduit de la vallée du Mékong à celle de la Salouen. Ils bivouaquèrent à 3400 m. au pied d'un grand sapin, entre deux rhododendrons géants, deux murs de

neige qu'ils recouvrirent d'une toile cirée tendue sur les skis.

Les deux explorateurs revinrent à l'hospice pour présenter un rapport au chapitre (juillet 1931).

Construira-t-on l'hospice au Sila ou dans les environs ? On ne le sait pas encore. Celui de Latsa, à trois journées de marche plus au sud, sur la même chaîne est plus fréquenté, et celui de Litipin, 3600 m. l'est encore davantage ; ils sont d'un abord plus facile, à proximité de vastes rizières et le ravitaillement de l'hospice serait plus aisé. Il y a bien à craindre les incursions de pillards, mais les explorateurs ne les jugent pas bien dangereux.

Les deux chanoines sont repartis en janvier 1933, après avoir suivi un cours d'infirmier. Le frère Duc, de la paroisse de Lens, et M. Chappelet, de St-Maurice, les accompagnent. Après 25 jours de marche, la caravane est arrivée à Wei-si (2350 m.). Les missionnaires y demeureront le temps nécessaire pour y apprendre le chinois, indispensable pour les relations avec les mandarins, et ils étudieront la question du col à choisir pour y bâtir un hospice. Peut-être, me disait le chanoine Melly, supérieur de la mission, faudra-t-il le construire en bois ou même simplement en terre battue à cause des tremblements de terre, si fréquents dans la région.

APPENDICE

Lettre Apostolique de sa Sainteté le Pape Pie XI à Monseigneur Du Bois de la Villerabel, évêque d'Annecy, à l'occasion du Millénaire de saint Bernard de Menthon.

A Notre Vénérable frère Florent, évêque d'Annecy, salut et bénédiction apostolique.

Vous vous préparez à célébrer la mémoire de saint Bernard de Menthon par de grandes solennités et dans une pieuse et sainte allégresse. Un tel projet, vous le comprenez vous-même, Nous comble d'une joie profonde. Ce saint qui est l'honneur et la lumière du nom chrétien, fut depuis longtemps pour Nous l'objet d'une dévotion toute particulière ; et maintenant que Nous sommes établi sur le siège de saint Pierre, Nous saisissons avec empressement l'occasion qui s'offre de confirmer sa gloire parmi les hommes du poids de Notre autorité.

Autrefois, quand les circonstances nous le permettaient, Nous allions volontiers récréer Notre esprit fatigué par l'étude et reprendre de nouvelles forces en escaladant la cime des montagnes. Souvent nous avons visité ces sommets où s'est mani-

festée, comme en un vaste théâtre, l'infatigable charité de saint Bernard. Au seul aspect de ces lieux où demeurent si profondément gravées les traces de ce grand saint, où l'on croit respirer encore le parfum de sa vie, Nous étions sans peine ravis d'admiration et d'amour pour la sublimité de sa vertu. D'ailleurs, personne ne saurait méconnaître l'exceptionnelle grandeur de ses mérites, quand une postérité reconnaissante a consacré l'éternité de son nom en l'attachant au bloc majestueux des Alpes.

Quel regret qu'un tel personnage ait été victime de la négligence et de l'incurie du passé, que peu de faits seulement nous soient parvenus qui soient hors de tout conteste, et que les biographies courantes n'aient pas été écrites avec toute la conscience que requiert la rigueur de l'histoire ! Cependant les faits vraiment incontestables nous montrent à l'évidence que Bernard est digne d'être mis au nombre des plus grands héros de l'Eglise catholique...

On le sait, il naquit à Menthon dans un site merveilleux, au sein d'une famille où abondaient ces richesses, qui au dire des mondains, rendent heureux ceux qui les possèdent : de très bonne heure, il leur préféra l'amour de Jésus crucifié : ses études achevées, son père lui avait préparé une très illustre alliance, mais à l'improviste il s'enfuit du château, et franchissant solitudes et précipices, il gagna la

cité d'Aoste. Pierre, l'archidiacre de cette   glise, lui fit un bienveillant accueil. Sous sa direction, le nouveau venu se prépara au sacerdoce, donnant à tous, dès le début, l'exemple d'admirables vertus. Sa pénitence était telle que le pain de froment et l'eau des rivières lui paraissaient des mets trop délicats : il s'en privait et ne prenait comme nourriture et comme boisson que le strict suffisant, pour mortifier son goût et soutenir sa vie. Son corps ainsi réduit en servitude, il consacra toutes les forces de son   me à la prédication de la parole de Dieu, d'abord comme chanoine d'Aoste, puis pendant plus de quarante ans, jusqu'à sa mort, en qualité d'archidiacre. Voyant dans les régions voisines le peuple croupir dans l'ignorance absolue des choses divines, dans une immoralité grossière et voisine de la barbarie, constatant qu'un grand nombre, au contact prolongé des Sarrasins, suivaient les rites impies des païens et leurs pratiques superstitieuses, il ne put contenir au diocèse d'Aoste l'ardeur dont il brûlait. Dans son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il porta avec succès les travaux de son apostolat dans les diocèses de Sion, de Genève, de Tarentaise et jusque dans ceux d'Ivr  e et de Novare. Monts et vallées virent son passage et son ardeur à ramener les âmes de l'erreur à la vérité, de l'ignominie du vice à la dignité de la vie chrétienne : ses sueurs portèrent de

tels fruits qu'on l'appela depuis « l'Apôtre des Alpes ».

Ce sont là de beaux exemples de vertus, mais on en trouve de pareils chez beaucoup d'autres saints personnages : voici qui est le propre de notre Bernard et comme la caractéristique de sa sainteté. C'est une gloire de l'Eglise d'Annecy, saint François de Sales, qui nous le dit admirablement dans son « Théotime » :

« Il y a divers degrés de perfection es conseilz : de prester aux pauvres hors la très grande nécessité, c'est le premier degré du conseil de l'aumosne : et c'est un degré plus haut de leur donner, plus haut encore de donner tout, et enfin encore plus haut de donner sa personne, la vouant au service des pauvres. L'hospitalité hors l'extrême nécessité est un conseil : recevoir l'estrange est le premier degré d'iceluy : mais aller sur les advenues des chemins comme faisait Abraham, c'est un degré plus haut, et encore plus de se loger ès lieux perilleux pour retirer, ayder et servir les passants. En quoy excella ce grand saint Bernard de Menthon, originaire de ce diocèse, lequel étant issu d'une maison fort illustre, habita plusieurs années entre les jous et les cimes de nos Alpes, y assembla plusieurs compagnons pour attendre, loger, secourir, délivrer des dangers de la tourmente les voyageurs et passants qui

mourroyent souvent entre les orages, les neiges et froidures, sans les hospitaux que ce grand ami de Dieu établit et fonda es deux monts qui pour cela sont appelés de son nom (Grand et Petit Saint-Bernard) ».

Il n'y a pas si longtemps que le génie de l'homme a trouvé le moyen d'ouvrir les montagnes, de percer des tunnels, de rendre faciles et rapides les communications entre les peuples. Dans les siècles passés, on ne pouvait franchir ces obstacles que par des passages difficiles pratiqués dans les cols qui séparent les cimes. Aucun de ces passages ne fut jamais plus fréquenté que celui des Alpes Pennines qu'on appelait « Mons Jovis » (montagne de Jupiter). Par là, en effet, de tout temps, en tout sens, ont passé d'innombrables armées. Rien d'étonnant dès lors que, dans un endroit si périlleux, les Romains aient élevé un temple à leur grand dieu afin de le rendre propice à leurs légions. A cet édifice ils avaient annexé un poste de secours pour les envoyés des empereurs ; à peine en retrouve-t-on la trace aujourd'hui. Ainsi Satan s'était installé aux portes de l'Italie : il avait occupé longtemps cette position : pour de longues années il l'avait perdue : puis il l'avait reprise : et, si enfin il en a été chassé pour toujours, c'est sans nul doute à saint Bernard qu'en revient l'honneur. Car les Sarrasins qui occupaient ces lieux,

les rendaient redoutables par leurs brigandages et leurs incursions, les infestaient par un renouveau d'idolâtrie. C'est lui qui les chassa, c'est lui qui lava la souillure de leur culte païen. Peu importe la manière, mais un tel résultat ne s'explique que par une vertu surhumaine.

Mais ce qui est bien plus digne d'admiration encore, c'est le projet, que dans la suite, conçut et réalisa saint Bernard. Il ne lui suffisait pas de chasser de ces lieux l'image de Satan et ses ministres exploit qu'il renouvela dans les Alpes Grées à l'endroit appelé « Columna Jovis » (Colonne de Jupiter) — par où l'on va de France en Italie. Quand il eut restauré sur les ruines du temple la croix triomphante de Jésus-Christ, il voulut en confier la garde à des soldats d'élite du Christ. Pour obéir au précepte sacré du Maître, de faire le bien ils assurèrent désormais la sécurité des voyageurs et veillèrent sans cesse à leur salut. Au milieu de ces solitudes perdues, on vit donc, sous l'active impulsion de Bernard, s'élever deux hospices permanents de la charité chrétienne. Toute louange est impuissante à célébrer de pareils mérites. L'observateur attentif voit clairement que cette entreprise était non seulement téméraire pour Bernard, mais encore au-dessus de toute force humaine, et devant le succès, il est contraint d'avouer que le doigt de Dieu est là.

D'intrépides capitaines, dans un esprit de conquête et pour occuper les plus fertiles provinces de l'Europe, ont bien fait franchir ces défilés des Alpes à d'innombrables bataillons ; ils ont pu aborder avec audace ces immenses déserts couverts de neiges éternelles et en souiller l'éclatante blancheur de leurs traces sanglantes ; ils ne se souciaient pas du nombre de morts et de mourants qu'ils laissaient derrière eux. Mais s'est-il rencontré un homme au cœur magnanime qui consentit, pour lui et pour les siens, à fixer là irrévocablement sa demeure pour veiller chaque jour au salut des voyageurs exposés à périr de froid, de faim, de fatigue et cela au prix de sa propre sécurité et au péril de sa vie ? Eh bien, l'impérissable gloire de saint Bernard de Menthon, c'est d'avoir eu l'idée d'une telle œuvre et de l'avoir réalisée. Depuis neuf cents ans, grâce à lui, l'Hospice est debout, solide et sévère, mais au prix de quels travaux, de quelles dépenses, de quel indéfectible courage !

Qui pourrait dire les bienfaits sans nombre, que, pendant ces longs siècles, les saints compagnons de Bernard ont prodigués aux passants de toutes les religions et de toutes les races ? combien de secours ont-ils portés dans les circonstances les plus critiques ? combien de malheureux sur le point de périr, ont-ils arrachés à la mort ? quelle aide aussi

ils ont apportée aux relations entre les peuples en rendant la sécurité à ces chemins alpestres ? Mais, heureuse conséquence, l'urbanité des religieux, le joyeux empressement avec lequel ils reçoivent tous leurs hôtes, la diligente charité dont ils les entourent (Nous en avons Nous-même fait l'expérience plusieurs fois) n'ont pas peu contribué à chasser de certains esprits leurs préjugés contre l'Eglise catholique et à concilier les cœurs à cette insigne bienfaitrice de toute l'humanité. Ici, il Nous plaît d'adresser toutes nos félicitations à nos fils bien-aimés, au Prévôt et aux chanoines réguliers de saint Augustin qui, gardant inviolablement l'esprit de saint Bernard, demeurent avec tant de zèle à ce poste antique de la charité, aidés dans leur besogne de ces chiens fameux si fins à flairer la piste et si prompts à porter secours.

En vérité nous connaissons les discussions récentes au sujet de l'année où saint Bernard de Menthon vit le jour. Sans vouloir en rien toucher au débat, Nous approuvons bien volontiers votre initiative, Vénérable Frère, de célébrer le millénaire de sa naissance en suivant sur ce point la chronologie traditionnelle.

Il y a plus : (et ici aucun doute n'est possible) voici huit cents ans que Bernard reçut, de l'évêque de Novare, ville où il est mort, les honneurs

des bienheureux, selon la coutume légitime du temps, lesquels furent plus tard approuvés par l'autorité du Siègne Apostolique : dans Notre pensée vos fêtes commémoreront aussi cet heureux anniversaire. A l'occasion de ces fêtes, Nous, en vertu de notre pleine Autorité Apostolique, pour augmenter encore le culte d'un si grand saint, répandu dès l'origine au milieu des populations des Alpes et perpétué depuis sans interruption, Nous donnons saint Bernard de Menthon comme Patron céleste non seulement aux habitants des Alpes ou à ses visiteurs, mais à tous ceux qui entreprennent l'ascension des montagnes.

Car de tous les exercices qui procurent une saine distraction, il n'en est pas, à qui sait en bannir toute témérité, de plus utile à la santé du corps et à la vigueur de l'esprit. Dans ce pénible effort pour atteindre les cimes où l'air est plus léger et plus pur, on reprend sans doute de nouvelles forces ; mais aussi, à surmonter les innombrables obstacles de la route, l'âme s'entraîne à vaincre les difficultés du devoir, et le spectacle grandiose des vastes horizons qui, du faite des Alpes, s'offrent de toutes parts à nos yeux, élève sans peine notre esprit jusqu'à Dieu, auteur et souverain de la nature.

Enfin, pour que ces solennités revêtent plus d'éclat et portent plus de fruits, Nous accordons de grand

cœur à ceux qui prendront part à ce Triduum célébré en l'honneur de saint Bernard de Menthon la faculté de gagner une fois une indulgence plénière, aux conditions ordinaires. Nous accordons aussi à l'évêque qui, le dernier jour, célébrera pontificalement la sainte Messe, le pouvoir de donner en Notre Nom la bénédiction papale aux assistants qui seront invités à gagner encore une indulgence plénière. Comme gage des célestes faveurs, de notre particulière bienveillance, Nous accordons avec amour la bénédiction apostolique à vous, Vénérable Frère, à votre clergé, à votre peuple, et tout spécialement à la très noble famille des comtes de Menthon.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le vingt du mois d'août de l'année mil neuf cent trente-trois, de Notre Pontificat la deuxième, Pie XI, Pape.

BÉNÉDICTION DES CORDES, CANNES,
PIOLETS, etc.

Benedictio Instrumentorum ad montes conscendendos

V. Adjutorium in nomine Domini

R. Qui fecit coelum et terram

V. Dominus vobiscum

R. Et cum spiritu tuo

OREMUS

Benedic, Domine, hos funes, baculos, rastros, aliaque hic praesentia instrumenta ; ut quicumque iis usi fuerint, inter ardua et montis abrupta, inter glacies, nives et tempestates, ab omni periculo praeserventur, ad culmina feliciter ascendant, et ad suos incolumes revertantur. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

OREMUS

Protege, Domine, intercedente Beato Bernardo, quem Alpium incolis et viatoribus Patronum dedisti, hos famulos tuos : ipsisque concede, ut, dum haec conscendunt culmina ad montem qui Christus est valeant pervenire. Per eundem Christum Dominum nostrum. Amen.

(Et asperguntur aqua benedicta).

(Acta Apostolicae Sedis, 9 nov. 1931).

POÈMES

LE HEROS DES ALPES

Une femme, conduisant son enfant aveugle :

« Mon fils, Aoste est charmante avec ses tours
[antiques,
Ses murs romains ; ici, l'église aux bruns por-
[tiques,
Et là-haut, les glaciers dorés par le soleil...

L'enfant

Dans mes yeux, à jamais, la lumière est éteinte.
(Survient un prêtre du nom de Théobald...)

La femme

Du grand saint de la ville où trouver le couvent ?
A cet homme de Dieu j'amène mon enfant.

Le prêtre

Mère, cette foi vive aura sa récompense...
Il prie, il souffre, il peine, il travaille à l'excès...
Son âme est toute au ciel, il est mort à la terre.
Un cilice effrayant mate sa chair ; en vain
Le pria-t-on parfois d'user d'un peu de vin
Pour ranimer son corps épuisé par le jeûne.
« J'en buvais, nous dit-il, alors que j'étais jeune ;
Prêtre de Dieu, je dois ressembler à présent
Au Sauveur abreuvé de fiel, agoinsant. »

De pauvres loqueteux sa chambre est toujours
 [pleine ;
 Humblement il les sert. Il court les monts, la
 [plaine,
 Il prêche, il convertit. On accourt de très loin
 Pour entendre sa chaude parole ; il a soin
 D'être toujours pour les pécheurs plein d'indul-
 [gence ;
 Pour lui seul il est dur...
 (arrive Bernard)

Le prêtre

Cette femme demande à vous voir.

La femme

Je suis veuve

Et très pauvre.

Le prêtre

Elle a plus que cette double épreuve ;
 Regardez son enfant.

La femme

Le seul.

L'enfant

Je ne vois pas.

Bernard

L'église est là tout près ; allez-y de ce pas.
 Quand la mer en fureur vient battre la falaise,
 Dieu dit : « Tu n'iras pas plus loin » ; elle s'apaise.
 Il parle, et les épis germent dans les sillons.
 Un mot a fait éclore oiselets, papillons

Et les astres des cieux. Le monde entier jubile
A sa voix. Tout le sert. La paupière débile
Peut, s'il le juge bon, s'illuminer soudain.
Femme, dis à Jésus : « O bon Samaritain,
Vous avez eu pitié de cette pauvre veuve,
A Naïm, aujourd'hui que ma voix vous émeuve ;
Tous ceux qui s'approchaient de Vous étaient
[guéris...

Cet aveugle, Seigneur, qui poussait de grands cris
En apprenant que Vous étiez là, sur la voie...
(Vous le pouvez, Seigneur, faites que son fils voie)
Oui, cet aveugle-né vit la clarté du jour. »
Ce Jésus peut guérir votre fils à son tour.

Le prêtre

Dieu, par ses serviteurs, peut faire des prodiges ;
Il l'a fait très souvent, le peut toujours ; que dis-je ?
Il s'est servi de vous, mon frère, bien des fois,
Pour guérir, pour sauver...

Bernard

S'il emprunta ma voix
Pour soulager des malheureux, ce choix m'atterrit ;
Je ne suis qu'un pécheur, un pauvre ver de terre
A ses yeux, moins encore, oui, certes, moins encor...
Ne voir jamais le ciel, l'azur, la pourpre et l'or...
Pommiers, lilas, ces fleurs si belles, si diverses ;
Ne voir jamais, après les joyeuses averses,
L'arc-en-ciel qui sourit à la terre ; jamais,
Le soleil triomphal qui dore nos sommets...
Ces forêts, ces torrents, cette fraîche verdure...
Et ta mère, jamais... que cette épreuve est dure !
Que la mienne était douce et belle... c'est fini,
Je ne reverrai plus son visage béni...

L'enfant

Maman, maman ! je veux la voir, voir sa figure...
 Arrachez-moi pour elle à cette nuit obscure ;
 Je ne connais que ses caresses, que sa voix...
 Maman chérie, en mes beaux rêves je la vois.

Bernard

La nuit, sans fin la nuit... douloureuse infortune !
 O mère, Dieu peut tout ; il veut qu'on l'importune
 En priant ; tous les deux jetez vos cris au ciel ;
 Demandez sans douter, voilà l'essentiel...

Le peuple arrive.

La femme

Mais vous, l'homme de Dieu, vous qu'on nomme
 [l'apôtre
 Des Alpes, vous pouvez nous aider mieux qu'un
 [autre.

Bernard

Je ne suis rien ; je suis le dernier des chrétiens,
 Le plus chétif ; je ne sais rien ; je ne puis rien...
 Pur néant devant Vous, mon Dieu, c'est mon seul
 titre ;

Je n'ai que ma misère... O Jésus, vous l'arbitre
 De la mort, de la vie... étendez votre bras
 Fils de Dieu tout-puissant...
 Vous croyez ?

(à l'enfant)

Tu verras.

La femme

Au nom du Tout-Puissant faites que mon fils voie.

Bernard

Vous croyez ? que Jésus vous donne cette joie,
Qu'il daigne consoler ce cœur endolori.

Enfant, au nom du Christ, regarde !

(il fait sur lui le signe de la croix)

La femme

Il est guéri !

Il voit, il est guéri ! mon cher enfant ! miracle !

Le peuple

Miracle !

La femme

Il voit, il voit !

L'enfant

O le divin spectacle !

Ma mère !... Le soleil, les glaciers, que c'est beau !

Oui, j'ai quitté la nuit funèbre du tombeau.

Le peuple

Miracle ! c'est le saint.

La femme

Aveugle de naissance.

Bernard

C'est Dieu seul qui l'a fait ; louez tous sa puis-

[sance ;

Dédaignez l'instrument si pauvre et si chétif

Que sa droite employa...

AU MONT-JOUX

Bernard

Au nom du Dieu vivant qui règne sur la terre
Ainsi que dans les cieux, que ce culte adultère
A jamais, de ces lieux, soit rejeté, proscrit.
(il jette son étole au cou de la statue)

Tombe, impur chef des dieux, au nom de Jésus-
[Christ.
(la statue se brise)

Procus

Qu'as-tu fait, malheureux ?

Bernard

Dieu lui seul...

Procus

Quel prestige ?

Criminel !

Bernard

Que jamais il ne reste un vestige
De ce culte infernal.

Procus

A mort ! (les Sarrasins lèvent leurs épées)

Bernard

A mort... crois-tu ?
Au nom de Dieu par qui ton dieu fut abattu,

A ton tour sois frappé, broyé ; meurs, prêtre impie.
 (Procus est foudroyé)
 Il est mort. Que ce sang, le dernier, lave, expie
 Tant de forfaits.

Les Sarrasins

Seigneur, ayez pitié de nous,
 Ne nous punissez pas, nous sommes à genoux.

Bernard

Je ne suis pas un dieu ; levez-vous. Pour les crimes,
 Les forfaits si nombreux perpétrés sur nos cimes
 Dieu punit votre chef... Il est puissant... voyez...
 Pour n'être pas aussi comme lui foudroyés,
 Quittez ces monts qu'avait souillés votre présence.
 (ils fuient)

Dieu m'a sauvé, Lui seul. Publiez sa puissance,
 Glorifiez son nom béni. Plantez la croix.
 Christ, régnez à jamais...

il me tarde
 D'élever à Jésus, Dieu d'amour, un autel ;
 Demain, j'y veux offrir l'holocauste immortel,
 Laver ce mont impur en ce pur sacrifice ;
 Bientôt nous bâtirons en ces lieux un hospice ;
 Ce refuge béni de tous les pèlerins
 Sera toujours ouvert...

(la tempête augmente)

Amis, vous le voyez, tout l'enfer se déchaîne ;
 Laissez rugir Satan : nous méritons sa haine,
 Car nous l'avons vaincu, renversé pour jamais ;
 Qu'importe le Très-Bas hurlant sur ces sommets ;
 Enfants du Dieu Très-Haut, nous relevons la tête,
 Et, sûrs, de son appui, nous bravons la tempête.

Un pèlerin

J'admire grandement ce qu'on fait en ce lieu...
Je suis clerc ; j'aimerais m'y consacrer à Dieu.

Bernard

Le Seigneur soit loué : la demeure est finie,
Mais à la ruche il faut nombreuse colonie ;
Héros chrétiens, des cœurs de lis, vœux de fer.
Jésus chassa le diable qu'avait choisi l'enfer ;
Au lieu des chants impurs les divines louanges ;
Les pillards feront place aux frères des bons anges.
C'est bien, Dieu soit loué, je vais vous recevoir,
Mais il faut être prêt à d'austères devoirs,
Être pauvre, souffrir, sacrifier sa vie.

Le pèlerin

D'une vie éternelle elle sera suivie.

Bernard

Il vous faudra braver, avec le froid qui mord,
Les neiges, l'ouragan, l'avalanche, la mort ;
Neuf mois d'un rude hiver ; oui, bien des sacrifices.
(Plusieurs clercs s'approchent)

Le pèlerin

Mais Dieu nous aidera.

Bernard

Soyez donc mes novices.
De la croix de Jésus vous allez vous charger ;
Eh bien, ce joug est doux et ce fardeau léger.
Oui, vous serez heureux, même dans la souffrance,
Car la douleur conduit par la main l'espérance ;
Dieu ne peut nous tromper, nous nous fions à Dieu.

Laissez la terre, et moi, je vous promets les cieux...
Un jour, sur la haute montagne
Que vous voyez d'ici, la neige à flocons lourds
Tombait, épaississant son tapis de velours.
Le vent sifflait, hurlait dans l'étroite vallée ;
On aurait dit des morts la plainte désolée.
L'avalanche attendait, terrible ; en ce moment,
Sortir, c'était mourir, mourir certainement.
Trois pèlerins, ce jour funeste, étaient en route...
Ma famille de clercs s'offre, la voici toute,
J'en choisis deux « Mes fils, au revoir dans les :
[cieux ;
Courage, allez, mes fils, partez au nom de Dieu,
Et que saint Nicolas, mon patron, vous protège. »
Je contemplais d'ici, pleurant, ce cher cortège...
Le chien lui-même errait, perdu dans ce brouillard ;
Une lanterne sourde au feu terne et blafard
Les éclaire... voici les pèlerins... j'écoute...
Sanglots du vent ; abois du chien montrant la
[route...
Mais la route s'efface ; ils avancent sans bruit,
Nos yeux sondent en vain l'impénétrable nuit...
Tout à coup, des sommets, l'avalanche implacable
Bondit et de son poids immense les accable...
Un bruit sinistre ; le vent siffle ; un cri, deux cris...
Nous écoutions, muets : nous avions tous com-
[pris...
Non, rien ne troublait plus le funèbre silence...
Noble mort, sainte mort ! non, pas un ne balance
A l'affronter, c'est un martyr, je le crois.

* * *

Marguerite

Tout quitter pour Jésus, se renoncer, la croix...

Où puiser cette force

Saint Bernard

Un prêtre catholique
Se nourrit du Dieu fort, du pain eucharistique ;
Jésus dans notre cœur vient loger chaque jour.
Avec Dieu dans son cœur quel doit être l'amour ?
Le vrai... quels purs élans de joie et de courage !
Que fait la mort ? bravons l'avalanche et l'orage ;
On brûle du désir de se sacrifier ;
Le monde n'est plus rien ; on peut le défier
De nous ravir Jésus ; avec Lui on possède
Le bonheur sans égal, et la terre est bien laide...

Marguerite

Quel amour !

Saint Bernard

Il faut bien aimer à notre tour
Le Christ qui nous aima... que veut-il ? notre
[amour. ¹⁾]

¹⁾ Jules Gross : *Le héros des Alpes*.

NOTES

La Congrégation du Grand Saint-Bernard ne possède plus l'hospice du Petit Saint-Bernard, les paroisses qu'elle desservait, dans la vallée d'Aoste, dans les cantons de Fribourg et de Vaud, les hôpitaux (hospices) de Lausanne et d'ailleurs ; la prévôté de Saint-Jacquème, à Aoste, est devenue le séminaire diocésain. Il ne reste que les paroisses de Bourg-St-Pierre, de Liddes, d'Orsières, de Sembrancher, de Bovernier, le prieuré de Martigny (avec la succursale de Ravoire), la paroisse de Trient, celle de Vouvry, le prieuré de Lens avec les succursales d'Ollon (près Granges) et de Flanthey.

La prévôté à Martigny où réside le Révérendissime Prévôt, est une maison de retraite pour les vieillards. Là demeure le Procureur général.

On vient d'inaugurer à l'hospice du Simplon une colonie de vacances pour les enfants pauvres. Ajoutons que le domaine d'Ecône (Riddes) fut naguère une école d'agriculture, la plus ancienne du Valais.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
L'appel	9
Le novice	17
Escalades	26
Dans la nuit des temps	37
Climats	44
Le royaume blanc	54
Bernard de Menthon	66
Le Mont-Joux	72
Le Héros des Alpes	77
Chanoines réguliers de saint Augustin	83
Sauvetages	89
La Séquence de St-Bernard	102
Le Thaumaturge	110
Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu	113
La Séparation	123
Appendice :	
Lettre apostolique de Sa Sainteté le pape Pie XI. — Bénédiction des cordes, bâtons, piolets, etc.	129
Poèmes	140
Note	150

